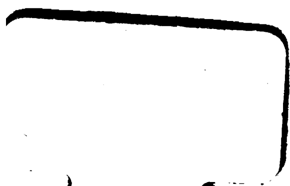


NKO

L'ANTIQUAIRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

(1751)

Précédée d'une étude sur les

CURIEUX AU THÉATRE

Par

LE BARON CH. DAVILLIER



A PARIS
CHEZ AUG. AUBRY, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS
18, rue Séguier, 18

—

M DCCC LXX

L'ANTIQUAIRE

COMEDIE.

Tiré a petit nombre.

Quelques exemplaires sur chine, Whatman, vélin
et parchemin.

L'ANTIQUAIRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

(1751)

Précédée d'une étude sur les

CURIEUX AU THÉATRE

Par

LE BARON CH. DAVILLIER



A PARIS

CHEZ AUG. AUBRY, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

18, rue Séguier, 18

—

M DCCC LXX



LES CURIEUX

DANS LES PIÈCES DE THÉATRE.

Il n'est peut-être pas de passion, ou de manie, si l'on veut, qui soit plus entraînante que celle de la curiosité ; aussi ceux qui sont atteints de cette innocente manie méritaient assurément d'avoir leur place sur la scène. Les médecins, les avocats, les peintres, ont fourni le sujet d'un grand nombre de pièces ; on peut en dire autant des Anglais,

des Gascons, des joueurs, des avares, et de bien d'autres encore. La célèbre bibliothèque dramatique de M. de Soleinne contenait des séries très-importantes dans ces différents genres, mais fort peu de chose sur les curieux.

Aujourd'hui les amateurs, au nombre desquels on peut comprendre les bibliophiles, forment une phalange nombreuse et imposante qui va s'augmentant tous les jours; aussi ai-je pensé qu'il ne serait pas sans intérêt d'essayer une étude sur le rôle qu'ont joué sur la scène nos devanciers, et même nos contemporains : curieux, antiquaires, amateurs et collectionneurs.

Il faudrait remonter très-loin si l'on voulait faire l'histoire de la curiosité; cependant son importance ne date réellement que du dix-septième siècle : les curieux étaient déjà assez nombreux à cette époque pour que plusieurs ouvrages en donnassent la liste; au siècle suivant, leur nombre augmente encore, grâce aux ventes

avec catalogues imprimés que Gersaint inaugura d'une manière si brillante. Gersaint aimait son négoce, qui n'a, disait-il lui-même, « rien que d'agréable et d'amusant, » et il est resté le modèle du genre. Les amateurs d'antiquités étaient déjà en assez grand nombre à son époque pour obtenir les honneurs de la scène, et pour être tournés en ridicule par l'auteur de la pièce, devenue rare, que je publie pour le plaisir des curieux, et non autres.

La comédie de *l'Antiquaire* est bien loin d'être un chef-d'œuvre; on y trouvera cependant des vers assez bien tournés et quelques scènes assez jolies; mais c'est surtout comme peinture d'un côté peu connu des mœurs du temps qu'elle est intéressante pour les amateurs d'aujourd'hui[1].

1. La pièce de *l'Antiquaire*, imprimée à Paris en 1751, in-12, était destinée aux colléges, et on remarquera qu'elle ne renferme aucun rôle de femme. Elle est attribuée à l'abbé de Laporte dans la *France littéraire* de Quérard, et dans le *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de So-*

Pantaxès, l'antiquaire, et Damoclès, le *marchand d'anticailles*, rappellent de loin quelques-uns des curieux tournés en ridicule par La Bruyère. Qui ne se souvient de Démocède, qui vous étale et vous montre ses estampes, et de Diognète, qui sait d'une médaille le *frust*, le *feloux*, et la *fleur de coin?*

Ici, c'est Valère, le fils de l'antiquaire, qui demande à son père

De quelle utilité sont ces meubles antiques,
Ces vieux morceaux de fer, ces restes de boutiques,
Que l'on ne peut toucher sans se gâter les doigts,
Tant ils sont pleins de crasse? . . . .

Le jeune homme, bien entendu, préfère

leinne. D'après une ancienne note manuscrite d'un exemplaire que je possède, elle serait de Valois d'Orville. Le catalogue de M. de Soleinne donne l'*Antiquaire* comme rare. L'exemplaire de ce célèbre bibliophile contenait des corrections manuscrites de l'auteur. J'ai corrigé dans la réimpression quelques fautes d'impression de peu d'importance; il est cependant certains vers, peu nombreux il est vrai, que j'ai cru devoir conserver avec leurs imperfections.

Il n'existe qu'une édition de l'*Antiquaire;* cependant les deux exemplaires en ma possession présentent quelques différences provenant de corrections faites pendant le tirage.

la danse et la musique, mais son père a réponse à tout :

On trouve tout cela dans l'Art des anticailles,
C'est l'art universel que celui des médailles.
Tu connais Fadius, ce médailliste expert,
Qui sait son Goltzius tout comme son pater?

Ce *Fadius*, « un homme sçavant, » qui revient un peu plus loin, pourrait bien n'être autre que Caylus, le célèbre antiquaire.

Au second acte on voit sortir Crispin, le valet du jeune homme, « *pour aller s'habiller en valet d'antiquaire.* » Quel pouvait bien être le costume d'un valet d'antiquaire? La pièce ne nous l'apprend pas, mais Crispin fait mieux : il revient « *déguisé en marchand d'Anticailles*, *en guêtres et en Perruque à Cadenette*, *ayant une Cassette pendue devant lui.* » Voilà des détails de mise en scène qui ont bien leur prix.

Mais une scène qui offre un véritable intérêt d'actualité, c'est celle où le mar-

chand tire de sa cassette une petite collection de faux autographes : on croirait vraiment voir le trop célèbre Vrain Lucas venant offrir sa marchandise à M. Chasles. L'ordonnance du médecin de Pyrrhus, l'arrêt de l'Aréopage, la lettre de Pierre de Provence à la belle Maguelonne, n'ont rien, après tout, de plus invraisemblable que les lettres de Cléopâtre à son *très-aimé* Jules César, de Lazare le ressuscité à saint Pierre, son « très-ami Petrus », de Thalès, d'Archimède, ou que le laissez passer de Vercingétorix. Voici, pour commencer,

. . . . l'ordonnance
Qu'écrivait pour Pyrrhus son premier médecin..

Le marchand d'antiquités tire ensuite de sa cassette un vieux parchemin. Qu'est-ce? demande Pantaxès :

C'est la lettre qu'écrit la belle Maguelonne
A Pierre de Provence, au camp devant Crémone.

Voici encore un autre document qui n'est pas moins curieux :

. . . . C'est un acquit d'un roulier Tyrien,
Qui voituroit le vin d'un marchand Rhodien. . .

Puis c'est le billet qui gagna le gros lot d'une loterie que fit Créuse, femme d'Énée, quand celui-ci quitta sa patrie ; et enfin :

. . . . C'est un arrêt du Sénat de la Grèce
Qu'on nomme Aréopage. . . . .

Et comme la crédulité de l'antiquaire est inépuisable, le faux *marchand d'anticailles* lui vend encore

La lanterne qu'avoit autrefois Diogène,
Lorsqu'il cherchoit un homme en la place d'Athène.

Enfin vient l'anneau du roi de Lydie, anneau qui joue un très-grand rôle dans la pièce :

La bague qu'autrefois avoit Gygès au doigt,

Anneau miraculeux dont la vertu sensible
Fait disparoître un homme et le rend invisible.
. . . .
Je vous la laisserai pour dix-huit mille francs.

La comédie qu'on lira plus loin n'est pas la première pièce de théâtre qu'on ait faite sur les curieux, ou, pour mieux dire, *contre* les curieux. Dans un opéra-comique représenté à Paris le 7 juillet 1742, également sous le titre de *l'Antiquaire*, — pièce médiocre, du reste, et qui n'a pas été imprimée, le principal personnage portait le nom de *Médaillon*, « entêté de médailles et d'antiques. » Médaillon refusait d'accorder la main de sa fille à Léandre, et réservait sa préférence à un *médailliste* comme lui, appelé *Le Buste*. Parmi les autres personnages figurait, comme dans la comédie, un *valet d'antiquaire*; seulement il portait le nom de *Stras*.

Passons maintenant à une petite pièce intitulée *la Boutique du Bijoutier, satire dramatique*, traduite de l'anglais, si l'on

en croit le titre[1]. C'est une simple pièce à tiroir, où l'intrigue fait absolument défaut; on voit successivement entrer dans la boutique du bijoutier des acheteurs qui lui demandent différents objets, et le marchand se livre, suivant les divers personnages qui se présentent, à des réflexions plus ou moins satiriques ou philosophiques. A ce point de vue, cette satire ne contient rien qui mérite d'être reproduit; je me bornerai à extraire les passages qui offrent quelque intérêt au point de vue de la curiosité :

« La toile levée, on découvre une boutique de bijoutier; le maître est assis derrière son comptoir, regardant ses livres...

LE BIJOUTIER.

Il me semble que j'ai fait une assez bonne journée; une montre d'or, trente-cinq guinées. Voyons un peu

1. *Choix de petites pièces du théâtre anglois, traduites des originaux.* Londres et Paris, 1756, in-12.

à combien elle me revenoit. (*Il parcourt ses registres.*) M'y voici : Prêté à Mylady Bassette dix-huit guinées sur sa montre. Fort bien : elle est morte sans la retirer. Un cabaret de vieille porcelaine, cinq livres sterling... Acheté d'un brocanteur, cinq chelins. Bon... Une coquille curieuse, pour faire une tabatière, deux guinées... achetée d'un pauvre pêcheur un demi-sol... Si je n'avois fait cette coquille que six sols, personne n'auroit voulu l'acheter. Tant mieux : grâces aux folies et à l'extravagance du genre humain, je crois qu'avec ces joujoux d'enfans et ces misères dorées je me ferai bientôt un joli état sur le pavé de Londres.

Une autre scène, où figure un petit-maître, donne une idée d'un certain genre de curiosités que recherchaient quelques amateurs du dix-huitième siècle :

Le Petit-Maistre.

Faites-moi voir, Monsieur, une de vos plus belles tabatières.

Le Bijoutier.

Monsieur, en voici une de pur or, une très-belle boëte en vérité. En voici une autre d'or émaillé, une troisième de vermeil, ciselée à ravir ; une quatrième, d'une coquille très-curieuse, montée en or.

Le Petit-Maistre.

Le diable emporte vos coquilles. Il n'y en a pas une

où un homme de ma sorte puisse décemment mettre ses doigts. J'en veux une, moi, qui ait quelque jolie miniature au revers du couvercle, quelque chose... là... qui puisse fournir de jolis mots, des saillies ingénieuses, de bonnes obscénités...

LE BIJOUTIER.

Des saillies ingénieuses et des obscénités! Voilà donc, Monsieur, deux termes synonymes?

Le *petit-maistre* sorti, entre un personnage d'un âge mûr :

GÉRONTE.

On m'a dit, Monsieur, que vous teniez magasin de curiosités. Avez-vous maintenant dans votre boutique quelque chose de joli, de rare, de vraiment curieux?

LE BIJOUTIER.

Oui, Monsieur, j'en ai un très-grand nombre; mais la plus ancienne curiosité que j'aye dans ma boutique, c'est un petit plat de cuivre sur lequel est gravé le discours qu'Adam fit à notre mère, à leur première entrevue, et la réponse de la bonne Eve. Les caractères, par laps de tems, sont devenus inintelligibles; mais c'est justement ce qui en fait le prix. Ce qu'il y a de très-remarquable dans ce morceau, c'est que le discours d'Eve est trois fois plus long que celui de son

mari. J'ai, de plus, une de ces trompettes qui aidèrent à renverser les murs de Jéricho; une boucle du manteau de Samson, enfermée dans un morceau du manteau de Joseph; une... que sais-je, moi? Mille autres antiquités judaïques, que j'ai achetées de ces honnêtes messieurs au prix qu'ils ont voulu. J'ai encore le ton sur lequel Orphée toucha sa lyre pour enchanter le diable et pour ramener sa femme.

DORANTE.

On ne l'a pas cru, j'imagine, un ton fort amusant, car, depuis Orphée, personne ne s'est soucié de l'apprendre.

LE BIJOUTIER.

J'ai aussi, dans une petite phiole, quelques unes des larmes que versa Alexandre de colère de n'avoir plus de mal à causer. J'ai une tabatière faite du bois de ce fameux tonneau qu'habitoit Diogène. J'ai le filet presque imperceptible dans lequel Vulcain prit son épouse et son galant; mais nos femmes d'aujourd'hui sont devenues si prodigieusement chastes qu'il n'y a pas eu une seule occasion d'en faire usage depuis bien des années.

DORANTE, *à part, à deux dames.*

Avec un peu de malice, on supposeroit aisément qu'au lieu de *chastes*, il a voulu dire *rusées*.

LE BIJOUTIER.

Item. La célèbre flûte de Gracchus, le célèbre orateur

romain, qui s'en servoit, en touchant une certaine note, pour régler sa voix et pour l'empêcher de s'élever trop haut, lorsqu'il disputoit en public.

CLOÉ, *à Dorante.*

Qu'une pareille flûte, si l'on pouvoit l'écouter, seroit utile dans les caffés et dans vos autres lieux de querelles et de discussions.

DORANTE.

Oui, Madame, et je crois, de plus, que bien des pauvres maris seroient charmés d'en avoir une semblable pour modérer certaines voix dans le sein de leur ménage.

Plus loin Géronte demande au bijoutier :

N'avez-vous pas quelque petite boëte avec un cœur blessé peint sur le dedans du couvercle? Quelque jolie bague avec une devise amoureuse? quelque chose, enfin, qui soit élégant et hors du commun?

LE BIJOUTIER.

Eh oui! mon cher Monsieur, j'ai la plus jolie tabatière du monde. Au dedans du couvercle, remarquez-vous? est peint en miniature un homme de soixante-dix ans qui joue l'amoureux et qui court comme un

petit garçon après des jupons et des colifichets pour toucher le cœur d'une jeune fille.

Et là-dessus le bijoutier fait l'éloge de sa profession, car il pense comme Gersaint que le négoce des curiosités « n'a rien que d'agréable et d'amusant... » Puis il continue à se livrer à des réflexions philosophiques sur son métier :

Il me conduit très-souvent à des spéculations plus agréables que je ne puis l'exprimer. Je m'assieds, quand je veux, derrière mon comptoir; je regarde ma boutique et les marchés qu'on y fait comme une représentation en petit de ce qui se passe sur le théâtre du monde. Lorsque je vois entrer un sot qui va me jeter cinquante ou cent guinées pour une misère qui n'a pas pour un écu de valeur réelle, je suis d'abord très-surpris; mais quand je regarde ce monde et que j'y vois des terres, des châteaux, des contrats troqués contre des équipages fastueux, de grands biens contre un titre, une vie aisée, libre, honnête à la campagne, contre un pompeux esclavage à la Cour; quand j'y vois la santé troquée avec fureur contre les maladies, le bonheur contre le hasard du jeu, et tant d'autres folies, mon étonnement cesse. A coup sûr, le monde n'est qu'une grande boutique de bijouterie, et tous ses habitants sont fous de colifichets...

On trouve encore quelques détails inté-

ressants sur les curieux du siècle dernier dans *l'Amateur*, « comédie en vers et en un acte, par M. Barthe, de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 3 mars 1764. » Les rôles étaient bien distribués : celui de Valère, l'amateur, était joué par Molé; Grandval faisait Damon, ami de Valère; le rôle de Constance, fille de Damon, était rempli par M[lle] Doligny, et celui de Pasquin, valet de Valère, par Préville,

Damon destine sa fille à Valère, qui ne l'a pas vue depuis son enfance; il avait fait faire la statue en marbre de sa fille. Or la statue a disparu, et c'est en vain que Constance la cherche partout; elle la demande à son père, qui lui fait la confidence d'un tour qu'il veut jouer à Valère :

J'avois résolu de le taire,
Mais il te faut céder. Eh bien, tu sçauras donc

Qu'il aime tous les Arts, qu'il est fou de Peinture,
D'Architecture, de Sculpture.

CONSTANCE.

Seroit-ce un de ces gens qu'on appelle Amateurs?

DAMON.

. . . . C'est mon intention
Qu'il ne te sache pas même dans la maison.
De ses gens tu n'es point connue,
Mais il te verra sans te voir.
Je lui fais vendre ta statue
Pour une Antique. Eh bien! sens-tu tout le pouvoir,
Tout l'effet d'une Antique? Elle aura son suffrage :
Elle passe pour Grecque. Heureusement pour nous
La mode est pour le Grec : nos meubles, nos bijoux,
Étoffe, coëffure, équipage,
Tout est Grec, excepté nos âmes; et d'ailleurs
Ta statue a trompé jusqu'à des Connoisseurs.

CONSTANCE.

Cela me réjouit d'avance.
Pour lui je serai donc une Antique? Je pense
Qu'il sera bien surpris. . . . .

DAMON.

. . . .
Je te le dis encor, je veux absolument

Le corriger d'un ridicule.
C'est un enthousiaste! Ennuyé de Paris,
Il brûle d'habiter l'Italie, un pays
Où tout charme, dit-il, mes yeux et mes oreilles,
Où je marche entouré des plus rares merveilles.
. . . .
Il faut avoir l'honneur de le fixer en France.

Pasquin entre tout ému; son maître est amoureux fou! Damon veut connaître l'objet de cette passion subite :

PASQUIN.

. . . . Monsieur... c'est... une Antique.

DAMON.

Une Antique!

PASQUIN.

Oui, Monsieur, la chose étoit comique.
J'en ris encor : cela faisoit tableau.
Par je ne sais quel homme il se laisse conduire
Chez l'heureux possesseur de ce rare morceau.
A peine on vient de l'introduire,
Tout à coup un objet nouveau
Le frappe, le saisit (ce n'est qu'une statue).
Toute son ame est dans ses yeux;
Il se tait, il admire, il est rêveur, joyeux,
Questionne, interrompt, et pour en juger mieux
Change vingt fois de point de vue.

Oh! ce marchand est un nigaud,
Si dans ce moment même elle n'est pas vendue
Quatre fois plus qu'elle ne vaut.

DAMON.

Elle lui plaît, cette statue.

PASQUIN, *d'un air important.*

Elle me plaît aussi, car elle n'est pas mal;
Je l'estime un original.

Entre Valère, qui ne se tient pas de joie; il fait part à Damon de sa récente acquisition : une statue Grecque, la merveille de la sculpture, une « Antique! » Mais, lui dit Damon, si vous vous trompiez?

VALÈRE.

Et le coin de l'antiquité!
Oui, quoique des ans respecté,
Ce marbre même atteste une vieillesse auguste.
Par intérêt pour moi, ne soyez pas injuste;
On ne me trompe point. Le moderne cizeau
Rend-il ce simple, ce vrai beau,
Ce moëlleux des contours, ces attitudes fières?

DAMON, *ironiquement.*

Il est vrai, nous vivons dans de malheureux tems.

Pigal peut-il être un grand homme?
Rien n'est beau s'il n'a deux mille ans,
Et s'il ne vient ou d'Athène ou de Rome.
Girardon et Puget n'étoient que des enfans.

Damon veut savoir de qui est ce beau marbre et dans que lendroit il a été trouvé :

VALÈRE.

Il est de Praxitèle, ou bien de Phidias.
. . . .
Dans un Château royal maintenant en oubli
Ce marbre étoit enseveli ;
C'est quelqu'un de nos Rois, François premier sans doute,
Ce prince aimoit les Arts.

DAMON.

Et les femmes aussi.

Dans la scène suivante on voit entrer plusieurs laquais qui portent la statue. Valère les renvoie pour la contempler tout à son aise et pour la faire admirer au père du modèle, un barbare qui n'aime pas les

arts ! — « Vous n'avez là qu'une poupée, Monsieur l'Antiquaire, reprend Damon,

. . . . Mais vous faites la cour,
Je pense, à Céliante ?

VALÈRE.

A cette jeune folle...

Un laquais vient à ce moment annoncer la visite de Céliante :

Ce n'est pas moi qu'elle vient voir,
C'est mon cabinet. . . . .

Et Céliante, à qui Valère vient de faire admirer la statue de sa rivale :

Il est excellent, votre ami.
De son Cabinet magnifique
A peine ai-je vu la moitié.
Pour me montrer je ne sais quelle Antique
Il m'en a fait sortir. C'est un homme noyé
S'il continue. Avec quelle grave importance
Il vous montre en détail ses marbres, ses tableaux!
Il s'arrête avec complaisance
Sur des chiffons qu'il trouve beaux.

Si vous n'admirez pas les plus petits morceaux,
Il pétille d'impatience.

DAMON.

Ce cabinet pourtant lui fait honneur.

CÉLIANTE.

Le Cabinet d'un Amateur !
Où je n'ai pu m'asseoir; pas un meuble commode,
Pas un des bijoux à la mode...

Damon, cependant, ne se tient pas pour battu, et veut justifier ses goûts d'amateur :

. . . .
Chez moi je goûte un calme pur,
Je vis heureux, je vis obscur,
Loin des froides plaisanteries,
Des airs d'un fat titré, des riens, des flatteries ;
Je suis de vingt siècles divers,
Et, de mon Cabinet, je parcours l'univers.

Le dénouement de la pièce se devine : l'amateur ne peut en croire ses yeux lorsqu'il voit paraître Constance; c'est son chef-d'œuvre vivant, sa statue animée. Damon fait son compliment au nouveau

Pygmalion et lui donne sa fille, qui le corrigera de sa *manie* pour les antiquités.

Parmi les pièces de théâtre où figurent des curieux, il faut encore citer *le Connoisseur*, comédie en trois actes et en vers, par un médecin-oculiste, le baron de St*** (Lefebvre de Saint-Ildephont), gendarme de la garde ordinaire du roi[1]. Je citerai seulement quatre vers de la comédie du *Connoisseur :*

Pour Monsieur de l'Exergue, il est savantissime ;
Le titre de moderne à ses yeux est un crime;
Les siècles, suivant lui, donnent la qualité,
Il veut dans une fille un air d'antiquité.

Cette pièce est imitée du conte bien connu de Marmontel qui porte le même titre, et dont le sujet avait déjà inspiré deux pièces également intitulées *le Connoisseur*, l'une de La Coste de Mézières, en trois actes et en prose[2], et l'autre de Marsollier; cette der-

1. Genève et Paris, 1773, in-8°.
2. La Haye, 1766, in-8°.

nière était une comédie de société que l'auteur avait publiée sous le nom du Chevalier D. G. N, initiales qui signifiaient : du *grand nez*.

En outre, la comédie du baron de Saint-Ildephont fut réimprimée l'année qui suivit son apparition, sous le titre de *M. de Fintac, ou le Faux Connoisseur,* comédie, etc., par l'aveugle de Ferney [1], et on représenta à Paris, en 1799, sur le théâtre des *Troubadours*, un vaudeville en un acte de M. Pain, portant le même titre, pièce très-faible et qui n'obtint aucun succès.

Ces différentes pièces sont également imitées du conte de Marmontel, et on y voit figurer les mêmes personnages, tels que *Monsieur de l'Exergue,* sa nièce Agathe, etc.

Une dizaine d'années plus tard, Favart fils faisait représenter *le Déménagement*

1. Genève, 1774, in-8°.

d'Arlequin, *marchand de tableaux*, compliment de clôture du théâtre Italien, en prose et en vaudevilles[1].

On trouve encore après un assez long intervalle, et pour finir le siècle, « *l'Antiquo-Manie, ou le Mariage sous la cheminée*, comédie en un acte et en prose, mêlée de Vaudevilles, par J. A. Jacquelin, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Jeunes Artistes, rue de Bondy, le 8 prairial de l'an VII (27 mai 1799). Paris, an VII, in-8. — Jacques-André Jacquelin, inspecteur des théâtres, est l'auteur d'une quarantaine de pièces, toutes oubliées aujourd'hui. Voici la distribution des rôles :

Personnages.	Artistes.
Cassandre, grand amateur d'antiquités .	*Notaire.*
Gilles, son vieux ami (*sic*), ayant le même goût	*Grévin.*
Colombine, fille de Cassandre.	*Martin.*

1. Paris, 1783, in-8°. Cette pièce fut jouée pour la première fois le samedi 5 avril 1783.

Arlequin, amant de Colombine. . . . . . *Lepeintre.*
Hécate, gouverneur de Cassandre . . . . *Augustine.*
La Mère Jadis, caricature.

Le Théatre représente un Salon avec ameublement antique; au fond du Théatre, une Console de chaque côté, et sur chacune d'elles un vase antique; de chaque côté, des bras et des jambes en plâtre et de vieux tableaux; à droite, une cheminée d'une architecture ancienne, avec un devant de cheminée dans le même goût.

Cette arlequinade, des plus médiocres, mérite à peine une analyse ; cependant quelques passages sont assez curieux, en ce sens qu'ils font allusion à certains événements qui préoccupaient à cette époque les amateurs d'art. Ainsi, Arlequin dit à Cassandre, au sujet de l'expédition d'Égypte : « Je dois aller ce matin chez un savant visiter de nouvelles antiquités venues d'Alexandrie... ; » et plus loin : « Comment! s'écrie Cassandre, vous allez vous occuper d'un contrat de mariage...., tandis que dans ce jour tout Paris va voir les objets de curiosité, les médailles, et sur-

tout les statues des grands hommes qui sont arrivés d'Italie? »

CASSANDRE.

Que me dites-vous là? Dans quel lieu sont ces objets admirables?

ARLEQUIN.

Au Muséum, dans la gallerie d'Apollon...

Suit un couplet, assez plat, du reste, dans lequel l'auteur fait rimer *Brutus* avec *Titus*, *Spartacus* avec *Caylus*, « et mille autres en *us*. » Puis il exprime dans un autre couplet ses regrets de ne pouvoir plaire à Cassandre, car il n'a pas une figure antique, la tête de Caracalla :

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Que ne suis-je Caracalla, la! la!

Colombine elle-même se moque de la passion de son père :

Il est sans cesse au Muséum,
Il est l'ami de chaque artiste;
Il me parle d'Herculanum;

Loin des antiques il est triste;
En médailles, dont il fait cas,
Il dissipe son patrimoine,
Et veut à tous ses grands repas
Un potage... à la Macédoine...

On voit arriver ensuite la Mère Jadis, une vieille caricature qui, connaissant la passion de Cassandre pour tout ce qui est antique, vient lui proposer de l'épouser, comme « je ne sais plus quelle reine qui fut s'offrir elle-même à Alexandre pour avoir de sa race ». Voici ce qu'elle lui chante, sur l'air : *Une femme est un oiseau :*

Au premier coup d'œil je plais,
Et Cassandre l'Antiquaire
M'épousera, je l'espère,
En regardant mes attraits.

CASSANDRE.

Vos offres ont de quoi me plaire,
J'aime beaucoup l'Antiquité,
Mais, quoique je sois antiquaire,
Je chéris la jeune beauté;
Et, tenez, dans vous, sur mon âme,
Je n'aperçois aucun appas.

L'antiquité dans une femme
Est la seule qu'on n'aime pas.

Cassandre, bien entendu, finit par donner Colombine à son amant : « Oui réjouis-toi, fortuné Arlequin !... Après ma mort tu posséderas toutes mes médailles ! »

Je trouve un « *brocanteur de tableaux* » dans le « *Peintre français à Londres*, comédie anecdotique en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par les Comédiens Barré, Radet, Desfontaines et Bourgueil, représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 27 Germinal an X (17 avril 1802[1]).

Cette pièce dut avoir un certain succès, puisqu'elle fut reprise douze ans plus tard, en 1814, corrigée et augmentée[2]. On retrouve dans la réimpression le rôle du brocanteur de tableaux, « un homme qui a un

1. Paris, an X, 1802, in-8°.
2. Paris, 1814, in-8°.

visage mauvais, » et qui pense que « celui qui vend les tableaux vaut bien celui qui les fait »; seulement, au lieu de s'appeler Samuel Roc Durocher, il porte le nom expressif de *Pincemann*.

J'étonnerai sans doute bien des personnes en leur apprenant qu'Antony Thouret, l'ancien commissaire de la République de 1848, est l'auteur d'une comédie en quatre actes et en vers intitulée *l'Antiquaire*[1]. La pièce fut représentée pour la première fois à l'Odéon, le 15 mai 1847, et son apparition, dit la préface, « a été sans contredit un événement littéraire : la cabale anti-démocratique et la critique corrompue ont voulu en faire un événement politique », et cela parce que « l'auteur a vaillamment combattu contre l'art antique, qui n'a plus besoin de rien, en faveur de l'art moderne, qui meurt de faim!.... »

1. Paris, 1847, in-8°.

Ce passage et la liste des principaux personnages suffiront pour donner une idée de la pièce :

L'Antiquaire (60 ans).

Préval, frère de l'antiquaire (50 ans).

Julien, enfant adopté, secrétaire de l'antiquaire (20 ans).

Brocandini, fabricant d'antiquités (40 ans).

Firmin, valet, confident de l'antiquaire (40 ans).

Grimaldus, savant voyageur (60 ans).

Anna, fille de l'antiquaire (16 ans).

L'auteur de *l'Antiquaire*, au lieu de faire une peinture vivante des amateurs de son temps, s'est borné à rééditer les plaisanteries si souvent répétées sur ceux d'autrefois; il ne suffisait pas de dire :

De Paris au Japon, et du Japon au Caire,
Le plus sot animal, morbleu, c'est l'antiquaire !!!

L'auteur aurait mieux fait de peindre un

type vrai ; or, qui reconnaîtrait un amateur d'aujourd'hui dans ce vieux fou qui s'enthousiasme pour des objets tels que « des momies, la quenouille de la reine Berthe, la lance de Roland, le portrait en pied du Grand-Mogol, le premier orgue inventé par Tubal, manière d'orgue étroit surmonté de deux vieux tuyaux, » et autres antiquités impossibles, fabriquées par le signor Brocandini, un Italien de Rome :

Le grand Brocandini, sublime brocanteur..

En somme, la « phalange corrompue » qui siffla *l'Antiquaire* était bien dans son droit, car c'est une comédie des plus tristes, et parfaitement ennuyeuse d'un bout à l'autre.

On n'en peut pas dire autant des *Mystères de l'hôtel des Ventes,* comédie-vaudeville en trois actes, par Henri Rochefort et Albert Wolff, une pièce qui a au moins le

mérite d'être gaie et amusante. On y voit défiler tout le personnel qui fréquente l'hôtel de la rue Drouot.

Voici d'abord César-Machiavel Tournedos, le commissaire-priseur, qui a embrassé cette profession parce qu'il avait « un coup de marteau »; puis une de ses clientes, Mlle Militona, qui fait sa vente tous les quinze jours, et lui a déjà donné à vendre quatorze mobiliers; voici Adrien, l'expert, qui écorne, pour le faire paraître ancien, un vase du Japon fabriqué à Vaugirard; qui salit les étoffes, saupoudre les meubles de poussière. C'est encore Léopold Grandsécot, jeune gandin, un amateur d'occasion, qui a horreur des curiosités : « Quand on n'a pas pour trente mille francs de bibelots chez soi, dit-il, les femmes vous méprisent; alors je suis en train de me faire monter une collection, pas pour moi, mais pour elles. »

Le marchand n'est pas oublié :

. . . .
Les marchands vous font un tableau
Avec du bon jus de réglisse;
Pour fabriquer des objets d'art,
Ils ont plus d'un petit manége;
Tant pis si l'on vous prend au piége :
Ils vous vendront plus d'un Corrége
Qui sera fait par Cabochard.

Enfin c'est Bricoli, Arcachonnais, qui s'improvise crieur et contrefait le tic et les grimaces de Jean, ce personnage à moitié épileptique bien connu des habitués de l'hôtel Drouot :

BRICOLI.

Nous vous vendons d'abord un Raphaël dans sa trente-deuxième manière.

TOURNEDOS.

On peut en faire un très-beau devant de cheminée.

BRICOLI.

Quarante mille francs, le Raphaël... quarante mille francs!

GRANDSÉCOT, *sans regarder le tableau.*

Un franc!

TOURNEDOS, *vivement.*

Adjugé!

GRANDSÉCOT.

Je suis volé!

BRICOLI.

Nous vous vendons maintenant cette magnifique potiche. Elle arrive de Cochinchine... Dix-huit mille francs la potiche... Personne ne dit mot?.. Quinze mille... Dix mille... Cinq mille... Trois mille... Un franc vingt-cinq.

TOURNEDOS.

Mais, Messieurs, vous ne voyez donc pas qu'elle est raccommodée en cinquante-trois morceaux?

UN VIEUX MONSIEUR.

Elle est raccommodée? J'en donne cinquante francs.

UN AUTRE.

Soixante!

UN AUTRE.

Cent!

BRICOLI.

On a annoncé cinquante-trois morceaux; c'est une erreur! il y en a soixante-cinq.

UNE VOIX.

Cinq cents francs!

UNE AUTRE.

Deux mille!

TOURNEDOS.

Personne ne dit mot? c'est bien vu? bien entendu? rien? plus rien? non? si? oui? non? pas de regrets? vu? Adjugé à Monsieur, pour deux mille francs, une magnifique potiche en soixante-cinq morceaux.

BRICOLI *la laisse tomber; elle se casse; la ramassant.*

Bon! la voilà en soixante-quinze morceaux!... Vous avez de la chance. (*Il la passe à l'acquéreur.*)

Terminons cette énumération en disant quelques mots d'une jolie pièce en un acte, de MM. Eug. Labiche et Alph. Jolly, *la Grammaire,* jouée en 1867 sur le théâtre du Palais-Royal[1]. Le personnage principal,

1. Paris, 1867, in-8°.

M. Poitrinas, président de l'Académie d'Étampes, est des plus divertissants[1] : ce savant archéologue ne rêve que poteries, vieux clous et autres antiquités gallo-romaines; il n'a qu'à regarder un terrain, et il dit tout de suite : « Ça sent le romain ici! il y a du romain là-dessous. »

L'académicien d'Étampes voit des *tumulus* partout; quand il fait des fouilles, il déterre un fragment de cuisinière qu'il prend pour un bouclier romain.... « *scutum*..... le bouclier long, vous savez..... » Il trouverait du romain dans une allumette chimique, et il s'écrie en brandissant triomphalement une vieille broche : « Voici le *gladium*..... l'épée du Centurion..... pièce extrêmement rare. » On le voit toujours avec des vaisselles ébréchées, des petits pots cas-

1. La *Grammaire* a été représentée cette année aux Tuileries, le 1er mars, jour du Mardi Gras. Un petit théâtre avec coulisses, rampe, souffleur, etc., avait été improvisé dans la salle à manger. Le rôle de M. Poitrinas était rempli par le Prince Impérial, qui s'en est, dit-on, acquitté à merveille, et qui a été couvert d'applaudissements lorsqu'il est entré en scène, chargé de débris de vieilles poteries.

sés et de la vieille ferraille : ce morceau de carafe, c'est un fragment de verre antique ; ce vase à une anse; un lacrymatoire de la décadence : « Quand les Romains perdaient un membre de leur famille, c'est là-dedans qu'ils épanchaient leur douleur... »



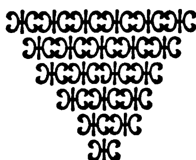
L'ANTIQUAIRE

COMÉDIE

L'ANTIQUAIRE

COMEDIE

EN TROIS ACTES.



A LONDRES.

M. DCC. LI.



AVERTISSEMENT.

Cette Comedie a été faite pour être représentée dans les Colleges, c'est pour cette raison qu'on n'y a mis aucuns personnages de femme, quoiqu'elle en soit bien susceptible, et qu'ils y eussent produit des effets très-agréables. Qu'y auroit-il eû, par exemple, de plus divertissant qu'une scène où l'Antiquaire amoureux eût balancé entre une vieille et une jeune Maîtresse? Entre une beauté Romaine, une beauté Grecque, et une beauté Françoise, son goût pour l'antiquité lui eût fait préferer la beauté Grecque à toutes les autres, la vieille maîtresse à la jeune, etc. L'Auteur étoit bien capable

d'exécuter cette idée; mais comment auroit-on pû l'y engager, puisqu'il ne vouloit pas même consentir à ce qu'on donnât sa Comedie au Public, et que c'est à son insçu qu'on l'imprime aujourd'hui? Elle fut représentée l'année derniere à Paris dans un des Colleges de l'Université; le succès qu'elle y eut nous fit souhaiter d'en avoir une copie, et nous esperons que l'Auteur nous pardonnera ce petit larcin, dont le Public nous sçaura bon gré.





PROLOGUE.

Un homme extrême en ses caprices
Est sourd aux cris de la raison,
Et ne voit pas les précipices
Où le conduit sa passion.



L'un s'appauvrit par ses largesses,
Et donne sans discernement;
Un autre, avide de richesses,
Meurt affamé sur son argent.



Le fourbe, par cent artifices,
Veut se cacher aux yeux d'autrui;
Mais il a beau faire, ses vices
Le font connoître malgré lui.



Voilà, Messieurs, ce dont la scène
A cent fois tracé le tableau;
Aujourd'hui la foiblesse humaine
Nous présente un portrait nouveau.



C'est un faux Sçavant qui m'exhorte
A suivre en tout l'antiquité,
Et qui, jusqu'en l'habit qu'il porte,
Veut éviter la nouveauté.



Un Livre, un vieux meuble, une antique,
Excite son attention,

Tandis que dans son Domestique
Il laisse tout à l'abandon.



Il vous parle avec connoissance
Du viei Empire Assyrien;
Mais demandés lui si la France
Est Monarchique : il n'en sçait rien.



Quoique moins instruit qu'aucun homme
De ce qu'on fait dans sa maison,
Il sçait cependant ce qu'à Rome
Le bled se vendoit sous Neron.



Il veut sçavoir ce que l'Histoire
Dit des Calendes d'autrefois,

Tandis qu'il se fait une gloire
D'ignorer jusqu'au jour du mois.



On le verroit de la lumiere
Méconnoître l'utilité,
Si l'astre brillant qui l'éclaire
N'eût éclairé l'antiquité.



Voilà toujours, sans la prudence,
Où la science nous conduit;
On s'applaudit d'une ignorance
Qu'un fol entêtement produit.



Et l'on n'omet rien pour connoître
Ce qui n'est pour nous d'aucun fruit;

Tandis qu'on néglige peut-être
Ce dont on devroit être instruit.



Et par là souvent l'on s'expose
A se voir le jouet d'autrui;
C'est, Messieurs, ce qu'on se propose
De vous faire voir aujourd'hui.



PERSONNAGES.

PANTAXÈS, Antiquaire.

VALERE, Fils de Pantaxès.

POLEMARQUE, Capitaine d'Infanterie.

DAMOCLÈS, Marchand d'anticailles.

CRISPIN, Valet de Valere.

LA FLECHE, Valet de Pantaxès.

La Scéne est dans un des appartemens de Pantaxès



L'ANTIQUAIRE

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PANTAXÈS, VALERE.

PANTAXÈS.

Tu t'obstines toujours à me désobéir,
Fils ingrat dont jamais je ne pourrai jouir;
Sans le moindre respect pour les avis d'un père,
Toujours tu te feras un jeu de me déplaire !

VALERE.

De grace, épargnés moi ces reproches amers,
Mon père, vos avis me seront toujours chers;

Toujours obéissant, respectueux, docile,
Vos ordres n'auront rien pour moi de difficile,
Vous me verrés soumis à tous vos sentimens,
S'il n'entre rien d'injuste en vos commandemens.

PANTAXÈS.

Je veux te rendre heureux le reste de ta vie,
Que trouves-tu d'injuste en cela, je te prie?

VALERE.

C'est être heureux, vraiment, que de se voir forcé
D'entrer dans un état qu'on n'eût pas embrassé,
Tandis qu'interposant l'autorité de pere,
On s'oppose à celui qui seul pourroit me plaire.

PANTAXÈS.

Je veux, ainsi que moi, dans le monde sçavant,
Parmi les gens d'esprit te voir tenir un rang,
En suivant un état où tu sçais que moi-même
Je passe mes vieux jours dans un plaisir extrême,
Qui joint tant d'avantage à tant de dignité,
Que j'en ai quelquefois un peu de vanité.

VALERE.

De quelle dignité sont ces meubles antiques,

Ces vieux morceaux de fer, ces restes de boutiques,
Que l'on ne peut toucher sans se gâter les doigts,
Tant ils sont pleins de crasse, et tout ce que je vois
Chez vous de vieux jettons, dites-moi, je vous prie,
De quelle utilité tout cela dans la vie ?

PANTAXÈS.

Que tu te connois mal en meubles précieux !
Oui, tous ces médaillons, ces monumens poudreux,
Qui paroissent si vils aux yeux de l'ignorance,
Renferment des trésors d'esprit et de science.

VALERE.

Quoi, ce fer à cheval qu'hier on vous vendit
Renferme des trésors de science et d'esprit ?
C'est un fer tout usé, plein de rouille et de crasse,
Qu'un gueux ne voudroit pas mettre dans sa besace.
Je n'en donnerois pas un denier.

PANTAXÈS.

L'animal !
Un denier pour le fer du plus fameux Cheval
Dont le nom ait jamais existé dans l'histoire,
De Bucéphale enfin, d'eternelle mémoire ;
Mais y penses-tu bien ?

VALERE.

J'y pense, assurément,
Et je ne penserai jamais differemment.

PANTAXÈS.

O le fou ! Mais sçais-tu, car il faut tout t'apprendre,
Dis-moi, sçais-tu le tems où vivoit Alexandre ?

VALERE.

Oui.

PANTAXÈS.

Tu sçais bien aussi qu'il montoit un Cheval
Qui dans le monde entier n'eut jamais son égal.
Or, ce fer tout usé qui blesse ici ta vue,
Que tu ne voudrois pas ramasser dans la rue,
Et dont il me paroit qu'on fait si peu de cas,
Par la seule raison qu'on ne le connoit pas,
Ce fer, de ce Cheval fut jadis la ferrure.

VALERE.

Eh bien, que s'ensuit-il ?

PANTAXÈS.

O la cervelle dure !

Le fer de Bucephale, eh bien ! euh! l'ignorant,
Qui confond une pierre avec un diamant.
Vas, vas, je te mettrai chez un habile maître
Qui dans fort peu de tems te fera mieux connoitre
Les sécrets de la riche et noble antiquité.

VALERE.

Je n'ai point pour cela de curiosité ;
Il est d'autres secrets qui pressent davantage
Et qu'il n'est pas permis d'ignorer à mon âge ;
La danse et la musique ont pour moi plus d'attraits ;
Le reste, s'il le faut, pourra venir après.

PANTAXÈS.

On trouve tout cela dans l'Art des Anticailles,
C'est l'art universel que celui des médailles.
Tu connois Fadius, ce Médailliste expert,
Qui sçait son Goltzius tout comme son pater ?
C'est près de lui que j'ai résolu de te mettre.
On est bien-tôt sçavant sous un habile maître.

VALERE.

Je vous suis obligé des soins que vous prenés,
Mais je sens pour l'état où vous me destinés
Un dégoût trop marqué.

PANTAXÈS.

Le commencement gêne,
Mais Fadius sçaura t'en adoucir la peine.
C'est un homme sçavant !

VALERE.

Sçavant tant qu'il voudra.
Jamais je ne pourrai consentir à cela.
Je me sens entraîné vers l'état militaire ;
De grace à mes désirs cessés d'être contraire,
Et puisque Polémarque a reçu l'agrément
De quitter le service avec le Régiment,
Et qu'il doit aujourd'hui vendre sa Compagnie,
Achetés la pour moi, mon pere, je vous prie ;
L'occasion est belle, et si vous la manqués...

PANTAXÈS.

Obéis, mes désirs te sont assez marqués ;
Je ne veux pas qu'un fils me raisonne et s'obstine
A refuser l'état auquel je le destine.
Or, je veux et j'ordonne, en vertu de mes droits,
Sans plus me repliquer, que tu suives mes loix ;
Je suis las, à la fin, de tant de résistance ;
Moins de raisonnemens et plus d'obéissance.

VALERE.

Et comment obéir si je ne le puis pas ?

PANTAXÈS

Que dis-tu, scélérat ?

VALERE.

Je dis qu'il est des cas
Où c'est pour les parens une grande injustice
De prétendre qu'un fils en tout leur obéisse,
Et qu'on peut se soustraire à leur commandement

PANTAXÈS

Si je ne retenois ma rage à ce moment,
Je te ferois bientôt mettre bas ton audace.
Ah ! ce discours me tue et je quitte la place ;
Mais si tu tiens encore à ta rebellion,
Je te prive à jamais de ma succession.

SCENE II.

VALERE, *seul.*

Non, je ne conçois pas de plus affreux martyre
Que le genre de vie où l'on veut me réduire,
Et je sens par avance à quel destin cruel
Me condamne aujourd'hui cet ordre paternel;
Mais si, pour éviter un destin si contraire,
Je brave ouvertement les ordres de mon père,
Il est homme sans doute à m'ôter tout son bien,
Et par-là mon projet se voit réduit à rien.
Cependant si Crispin, la bourse bien remplie,
Peut me mettre en état d'avoir la Compagnie,
Je l'achette, et d'abord je joins le Régiment.
Ce Valet ne vient point, et son retardement
Me fait craindre que... Mais je vois venir mon homme.
Eh bien! reviens-tu riche? apportes-tu la somme?

SCENE III.

VALERE, CRISPIN.

CRISPIN.

Je m'en reviens, Monsieur, comme j'étois allé,
Excepté que je suis un peu plus essoufflé;

Je n'ai reçu partout que des refus honnêtes,
Et l'on a mis néant au bas de mes requêtes.
J'ai couru de la Ville et l'un et l'autre bout,
Et je n'ai rencontré que misere par-tout.
J'ai prié, j'ai pressé, toute chose inutile,
L'argent s'est envolé cette nuit de la ville,
Il n'en reste parbleu pas cela.

VALERE.

Tu n'as pas
L'argent dont j'ai besoin pour sortir d'embarras ?

CRISPIN.

Je ne rapporte pas seulement deux oboles ;
On ne donne par-tout que de belles paroles.

VALERE.

Ne leur as-tu pas dit que mon pere...

CRISPIN.

A du bien.

VALERE.

Que je suis fils unique.

CRISPIN.

Oui, qu'ils ne risquent rien.

VALERE.

Et que répondent-ils à cela ?

CRISPIN.

Des sornettes :
Que l'on ne peut contraindre à rembourser les dettes
Qu'à l'insçu de son pere un fils a contracté.

VALERE.

Mais je leur donnerai pour pleine sureté
Un billet de ma main, en faut-il davantage ?

CRISPIN.

Mais ils disent encor que vous n'avez pas l'âge,
Et que votre billet ne serviroit de rien.

VALERE.

Je donne vingt pour cent d'intérêt.

CRISPIN.

J'entens bien,
Je disois tout cela.

VALERE.

La rente est bien honnête.

CRISPIN.

C'est ce que je ne puis leur fourer dans la tête;
Ils vous disent toujours : Nous n'avons point d'argent,
D'un ton poli d'ailleurs, d'un air fort obligeant.

VALERE.

Tu peux du moins trouver...

CRISPIN.

Pas un denier, qu'édiable !
Ne me croyez-vous pas ?

VALERE.

Ah ! voilà qui m'accable !
Je ne dois pourtant pas me chagriner si fort;
Si tu veux seulement faire encore un effort,
Ton esprit pénétrant et fertile en ressources
Trouvera le moyen de m'ouvrir quelques bourses.

CRISPIN.

Vraiment, de les ouvrir ce n'est pas l'embarras,
Mais d'en tirer l'argent, d'en avoir les ducats,
C'est le diable, Monsieur, et malgré cette adresse
Que vous me prodigués avec tant de largesse,

Malgré tous les talens dont le Ciel m'a pourvû,
Je n'en tirerois pas seulement un écu.

VALERE.

Quoi, ces premiers refus te font perdre courage ?
Ignores-tu, Crispin, qu'il est d'un homme sage
De ne point se laisser abattre au premier choc ?
Oui, quand tu trouverois des cœurs plus durs qu'un roc,
Il faut les amollir. Cherche donc en toi-même
Quelque autre expédient dans mon besoin extrême.

CRISPIN.

Eh bien ! pensons y donc. Je m'écarte un moment :
Un esprit retiré pense plus sainement.
Eloignez-vous de moi, passions nébuleuses
Qui répandés sur nous vos vapeurs ténébreuses ;
Que la seule raison gouverne mon esprit.

(*Il rêve.*)

Il me faudra changer et de nom et d'habit...
Et du nouveau venu j'apprendrai le langage...
Puis, faisant un amas de meubles de ménage...
Bon... courage... déjà l'affaire est en bon train,
Notre homme en a dans l'aîle... Vive, vive Crispin !

(*A Valere.*)

Oh ! pour le coup, Monsieur, nous tenons le bon homme,

Pas plus tard que ce soir nous aurons notre somme.
Je vous promets d'avance un succès très-certain ;
Notre homme en a dans l'aîle... Allons, vive Crispin !
Nous aurons cet argent de Monsieur votre pere.

VALERE.

Te mocques-tu ?

CRISPIN.

Non pas, voici toute l'affaire :
Vous sçavez bien, Monsieur..., retenés bien ceci...
Mais pour un tel discours sommes-nous bien ici ?
Car je serois fâché que l'on vînt nous surprendre.

VALERE.

Non, non, dis seulement, on ne peut nous entendre.

CRISPIN.

Il est venu depuis quatre jours environ
Un certain... Ah ! mon Dieu, je ne sçais plus son nom !
C'est un de ces marchands de Livres, de médailles,
De Talismans ; enfin, un vendeur d'anticailles ;
Il s'appelle... aidez-moi, son nom finit en ès...
Damoclès... Le voilà, c'est lui, c'est Damoclès.

VALERE.

Eh bien, qu'a tout cela de commun, je te prie,
Avec l'argent qu'il faut pour notre Compagnie ?

CRISPIN.

Donnés-vous patience, écoutés seulement,
Et vous serez instruit de tout dans un moment.
Or, je vous dirai donc que Monsieur votre pere,
Qui fait, pour nos péchés, le métier d'Antiquaire,
L'a fait prier tantôt de venir aujourd'hui
Lui montrer ce qu'il a de plus rare chés lui.
S'il voit quelque morceau, quelques riches médailles
Qui ne se trouvent pas parmi ses anticailles,
Il veut les acheter... Le voici justement;
Retirés-vous, Monsieur, sortés pour un moment.

VALERE.

Pourquoi veux-tu...

CRISPIN, *en le prenant par le bras.*

Sortés.

VALERE.

Mais que veux-tu donc faire ?
Ma présence pourroit être ici nécessaire.

CRISPIN, *en le poussant jusqu'à la porte.*

Si vous étiés présent, vous pourriez tout gâter;
Il ne faut pas qu'on puisse ici nous écouter.

CRISPIN, *seul, avant que Damoclés paroisse.*

Je suis embarrassé plus que je ne puis dire,
Car il faut l'écouter quelque tems pour m'instruire;
Si pendant ce tems là Pantaxès nous surprend,
Adieu mon beau projet, adieu tout mon argent.
N'importe, il faut l'entendre au moins quelques minutes.
Et sur ce qu'il dira j'ajusterai mes flutes,
Puis, lorsque je sçaurai ce qu'il me faut sçavoir,
Je lui présenterai proprement le bon soir.

SCENE IV.

CRISPIN, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

SALUT au plus parfait serviteur de notre âge.

CRISPIN.

Honneur à Damoclès, très-sçavant personnage.

DAMOCLÈS.

Le sçavant Pantaxès, qui m'a fait appeler,
Est-il à la maison et peut-on lui parler ?

CRISPIN.

Le Seigneur Pantaxès ne fait que de descendre;
Il n'auroit pas manqué, Monsieur, de vous attendre,
S'il avoit pû prévoir que vous vinssiez sitôt.

DAMOCLÈS.

Le mal n'est pas bien grand, je reviendrai tantôt.
Je vais, en attendant, voir un autre Antiquaire
Avec lequel je dois terminer une affaire.
Il s'agit entre nous d'un certain médaillon
Qu'il prétend être avant le siege d'Ilion,
Tandis que je suis sûr qu'il est du bas Empire.

CRISPIN.

Il a tort de vouloir ainsi vous contredire.

DAMOCLÈS.

Vous vous y connoissez ?

CRISPIN.

Non, mais l'on voit d'abord
Que quand l'un a raison, il faut que l'autre ait tort.

DAMOCLÈS.

Ici tout fait pour moi : le Type, la Legende,
L'exergue...

CRISPIN.

O Dieu! quels mots! je veux bien qu'on me pende
Si je sçais...

DAMOCLÈS.

Et le coin... C'est par le coin surtout
Que je veux aujourd'hui pousser mon homme à bout.
Il prétend de Priam y remarquer la bouche,
Tandis que de Neron et les traits et l'œil louche
S'y trouvent exprimés si manifestement
Qu'on les reconnoîtroit au toucher seulement.
Mais son entêtement va jusqu'à la folie,
Il veut y voir Priam, Priam est sa manie.

CRISPIN.

Pantaxès aura bien du regret de sçavoir
Que vous soyés venu sans qu'il ait pû vous voir,

Vous dont on vante tant la science profonde,
Et qui de votre nom remplissés tout le monde.

DAMOCLÈS.

Hélas ! je ne suis pas digne de tant d'honneur;
Mais d'où connoissez-vous votre humble serviteur?

CRISPIN.

D'où je vous connois, moi? que la demande est bonne!
Eh! dans toute la Ville est-il une personne
Qui ne parle de vous?

DAMOCLÈS.

J'en suis surpris vraiment,
Etant ici depuis quatre jours seulement.

CRISPIN.

Il en est des Sçavans de votre caractere
Ainsi que des Héros dont la vertu guerriere
Ne peut, dit-on, long-tems se dérober aux yeux.

DAMOCLÈS.

C'est ce que nous lisons d'Achille en divers lieux:
Il s'étoit déguisé sous des habits de femme;

Ses nobles sentimens, renfermés dans son ame,
Eclatant à l'aspect d'un ornement guerrier,
Lui font bien-tôt changer sa coëffure en laurier.

CRISPIN.

C'est ainsi qu'un sçavant, malgré sa vigilance,
Est toujours découvert par sa propre science.
Le bruit de votre nom, en tout lieu répandu,
Vous avoit fait connoître avant qu'on vous eût vû.

DAMOCLÈS.

Tel estoit Archias, ce sçavant personnage,
Dont Ciceron nous rend ce rare temoignage
Que, quoiqu'on vantât fort son érudition,
Sa présence augmentoit sa réputation.

CRISPIN.

Quelle érudition! Vous possédés l'histoire
Aussi bien que celui qui l'a faite. Il faut croire
Que vous avés bien lû pour estre si sçavant.

DAMOCLÈS.

Je lisois autrefois beaucoup, et bien souvent
Le desir de sçavoir, l'amour de la lecture,
Me faisoient oublier jusqu'à ma nourriture.

Je me fais aujourd'hui d'autres amusemens:
La noble antiquité, ses riches monumens,
Voila ce qui m'occupe, et, pour m'y rendre habile,
Depuis plus de dix ans je cours de Ville en Ville;
J'ay penetré partout et j'ay vû de mes yeux
Tout ce que l'Univers a de plus curieux.
De l'Egypte j'ai vû les sepulchres antiques,
Les Cirques de la Grece et les jeux Olympiques;
J'ay vû...

CRISPIN.

Je vous retiens trop long-tems en ces lieux,
Aux Sçavans comme vous le temps est précieux.

DAMOCLÈS.

Rien ne presse, et je suis en bonne Compagnie.
J'ay vû, dis-je, j'ay vû tout ce que l'Italie
A de plus curieux en fait d'Antiquité.
En Espagne, j'ay vû...

CRISPIN, *à part.*

Je crois en vérité
Qu'une rage subite est entrée en son ame;
Il ne déparle pas, c'est pire qu'une femme.
Si le Monde est bien grand, prépare-toi, Crispin,
A l'entendre parler jusqu'à demain matin.

DAMOCLÈS.

Plait-il ?

CRISPIN.

Je dis, Monsieur, que cet autre Antiquaire
Avec qui vous devés terminer une affaire
S'impatientera.

DAMOCLÈS.

J'irai demain chez lui,
Si je n'ai pas le temps de le voir aujourd'hui.
J'ai vû les Cabinets les plus rares de France,
Où j'examinois tout avecque diligence,
Et ce que je croyois de quelque utilité
Et qui me paroissoit digne d'estre emporté,
Je le mettois à part et j'en faisois emplette,
Et c'est ce que je porte ici dans ma Cassette.

CRISPIN.

J'aurai soin de le dire à Pantaxès ce soir.

DAMOCLÈS.

Vous me ferés plaisir ; quand pourrai-je le voir ?

CRISPIN.

Non, non, restés chez vous, il ira bien lui même.
Quand il...

DAMOCLÈS.

Ce me seroit un déplaisir extrême
Qu'il s'en donnât la peine.

CRISPIN, *le poussant toujours vers la porte.*

Eh non! vous dis-je, non;
Il sçait trop le respect qu'il doit à vôtre nom.

SCENE V.

CRISPIN, *seul.*

Il est enfin parti; grace à Dieu, j'en suis quitte;
Il estoit temps, parbleu! qu'il finît sa visite,
Car Pantaxès n'est pas bien éloigné d'ici;
Mais la chose est allée à souhait, Dieu merci!
Il m'èn a dit assés pour m'apprendre un langage
Dont pour notre dessein nous devons faire usage,
Et d'ailleurs avec moi personne ne l'a vû;
Il falloit tout cela, sans quoi j'estois perdu.
Formé par ses leçons, instruit à son école,
D'un sçavant maintenant je puis jouer le role,
Car ce point entre encor dans mes arrangemens.

Allons, je suis content de ces commencemens.
Crispin, courage; il faut, par un coup de souplesse,
Montrer à l'univers jusqu'où va ton adresse,
Et, par ce dernier trait qui manque à ton tableau,
Qu'il croye en te voyant voir un Scapin nouveau.
Voici, pour réussir, comment je dois m'y prendre :
Je flatterai le Pere en lui faisant entendre
Que j'ai quelque pouvoir sur l'esprit de son Fils
Et qu'il m'écoute assés pour suivre mes avis;
Que s'il veut s'en remettre à moi de cette affaire,
En moins de quatre jours j'en fais un Antiquaire,
Pourvu... Mais le voici qui porte ici ses pas.

SCENE VI.

PANTAXÈS, CRISPIN.

PANTAXÈS, *tenant une Medaille qu'il examine attentivement.*

C'est un Othon, ou bien je ne m'y connois pas;
La Legende le prouve, et quiconque le nie
Doit estre regardé comme un petit genie.
Jamais ce ne fut là le nez de Constantin,
Ni le menton d'Auguste...

(*Il va donner de la tête contre Crispin.*)

Ah! te voilà, Crispin,
Tu me parois réveur contre ton ordinaire.
Que-fais tu là, dis-moi; n'as-tu pas vû Valere?

CRISPIN.

Valere? il est, je crois, à la maison, ou bien
Il est...

PANTAXÈS.

Il est? dis donc.

CRISPIN.

Il est... je n'en sçais rien.
Voudriés-vous, Monsieur, lui dire quelque chose?
On ira le chercher.

PANTAXÈS.

C'est que je me propose
De lui faire embrasser l'état que je suivis,
Et je le vois toujours contraire à mes avis.

CRISPIN.

C'est fort mal fait à lui; n'êtes-vous pas le maître?
Commandés, c'est à lui, Monsieur, à se soumettre.
Si j'avois un enfant qui voulut raisonner,
Ah! vertubleu! comment je sçaurois le mener.
Que dit-il pour raison?

PANTAXÈS.

Et que veux-tu qu'il die?
Qu'il n'a que du dégout pour ce genre de vie,
Et qu'il ne peut forcer son inclination.

CRISPIN.

Oh! vraiment du dégout! le beau petit mignon;
Voyez donc, du dégout! Je le trouve admirable.
Il est vrai que l'état n'est pas fort honorable,
Qu'on se moque partout de ces petits sçavans
Qui bornent leur science à quelques talismans,
A quelques médaillons pleins de rouille et de crasse.

PANTAXÈS.

Eh! mais...

CRISPIN.

Oh! oui, vraiment, il auroit bonne grace
De venir faire ici le petit dégouté.
Est-il plus grand Seigneur que vous n'avés esté?
Croit-il se dégrader en imitant son pere?
Il faut, Monsieur, il faut en faire un Antiquaire.
Il est encor bien vrai que c'est un mince honneur
Que l'état de sçavant pour tout homme de cœur,
Que ce n'est nullement un grand sujet de gloire
Que de sçavoir par cœur quelque trait de l'Histoire,

Et pouvoir déchiffrer sur un morceau d'airain
De quelle forme estoit le nez de Constantin.

PANTAXÈS.

Encor, mais tu...

CRISPIN.

Non, non, ce n'est que pur caprice,
A vos ordres, Monsieur, il faut qu'il obeisse;
Un pere par son fils se verroit traversé,
Ce seroit, pour le coup, le monde renversé;
On sçait bien dans le fond qu'il sera fort à plaindre
Dans le genre de vie où l'on veut le contraindre,
Et qu'entre nous, Monsieur, votre fils n'est point fait
Pour s'enterrer tout vif au fond d'un Cabinet,
Ni pour aller chercher autour d'une Medaille
Le temps ou se donna telle ou telle Bataille.

PANTAXÈS.

Quoi, toujours...

CRISPIN.

Et pourquoi vous tant embarrasser?
Puisque ce choix vous plait, il faudra l'y forcer.

PANTAXÈS.

Je vois qu'il met en toi toute sa confiance;
Il t'écoute, tu peux vaincre sa résistance;

Fais-lui de nôtre état sentir les agrémens,
Tes discours feront plus que mes commandemens.

CRISPIN.

Je ne refuse pas de vous rendre service,
Et je ne doute pas que je n'y réussisse,
Mais il faut...

PANTAXÈS.

Parle, il faut...

CRISPIN.

Ne lui rien épargner
De tout ce qui pourra servir à le gagner.
Il faut un cabinet enrichi de Médailles
Et ce qu'on trouvera de riches anticailles.

PANTAXÈS.

Eh! pour le contenter je n'épargnerai rien,
Et quand au cabinet, je lui cede le mien.
De plus, je fais venir un certain Antiquaire
Qu'on dit...

CRISPIN.

Qui? Damoclès, homme extraordinaire
Qui vient...

PANTAXÈS.

Tu le connois?

CRISPIN.

Je ne l'ai jamais vû,
Mais il passe par tout pour homme entendu
Et qui connoit, dit-on, le fin de la science.

PANTAXÈS.

S'il a quelque morceau d'un peu de consequence,
Quelque rare qu'il soit et quel qu'en soit le prix,
S'il veut s'en désaisir, je l'achette à mon fils.

CRISPIN.

O Fils dénaturé, cœur de bronze et de pierre,
Qui ne merite pas d'avoir un si bon pere!

PANTAXÈS.

Va-t'en donc, vas, Crispin, lui parler de ma part,
Tu reviendras ici dans une heure au plus tard.

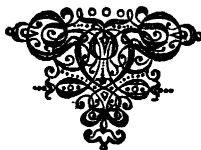
CRISPIN.

Reposés-vous sur moi de toute cette affaire,
Je vous promets, Monsieur, d'en faire un Antiquaire.

SCENE VII.

PANTAXÈS, *seul.*

Ce garçon vaut beaucoup, et je crois qu'aujourd'huy
L'on en trouveroit peu de semblables à lui;
C'est un de ces valets faits à l'ancienne crême,
Sur qui je puis compter tout comme sur moi même.
Heureux s'il eût vécu quatre mille ans plus tôt,
Ce seroit sans mentir un valet sans deffaut
Et digne, en qualité d'ancien domestique,
D'estre en mon cabinet comme une piece antique,
Où son nom de Crispin qui finiroit en ès
Le feroit appeller le valet Crispinès.
Je vais, en attendant qu'il m'ameine Valere,
Entrer ici dedans pour regler quelque affaire.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PANTAXÈS, VALERE, CRISPIN.

PANTAXÈS.

J'ENTENDS du bruit là bas ; je crois que les voici.
Ce sont eux justement que j'entendois d'ici.

CRISPIN, *parlant à Valere.*

Oui, vous devez cela, Monsieur, à vostre Pere,
Qui fera tout pour vous.

PANTAXÈS.

Viens-t'en ici, Valere,
je veux te parler.

CRISPIN.

Vous le voyés, Monsieur,
Prêt à vous obeir du meilleur de son cœur.

PANTAXÈS.

Çà, répons-moi, mon fils, qu'est-ce que tu veux estre?
De ton sort aujourd'huy je te laisse le Maître.

VALERE.

Moi? je veux... je ne veux... Répons pour moi, Crispin.

CRISPIN, *se plaçant de façon que Valere se trouve au milieu.*

Il ne peut point parler, tant il a de chagrin
De vous avoir, Monsieur, tantôt mis en colere;
Je répondrai pour lui.

PANTAXÈS.

Dis-moi, que veux-tu faire?

CRISPIN.

Mon Pere, commandés, je ne refuse rien.

PANTAXÈS.

Entends-tu bien, mon fils?

VALERE.

Eh oui! j'entends fort bien.

PANTAXÈS.

Veux-tu prendre toujours le parti de la guerre?

CRISPIN.

Je ne dois rien vouloir que ce que veut mon Pere.

PANTAXÈS.

Tu vois bien?

VALERE.

Oui, je vois.

PANTAXÈS.

Renonçant à jamais
Au parti qui pour toi semble avoir tant d'attraits?

CRISPIN.

Il faut se conformer à tout ce qu'un pere aime.

PANTAXÈS.

Qu'en penses-tu, mon fils ?

VALERE.

Je pense tout de même.

PANTAXÈS.

Tu veux donc embrasser l'état que je suivis ?

CRISPIN.

S'il a pû plaire au pere, il faut qu'il plaise au fils.

PANTAXÈS, *à Valere.*

Que tu me fais plaisir de parler de la sorte,
Mon fils! Si grande joie au moment me transporte,
Que, sans ma barbe grise, on me verroit soudain
Danser, cabrioler, sauter comme un lutin.
Hélas! si tu sçavois les funestes allarmes
Où m'a jetté tantôt ton amour pour les armes!

CRISPIN.

Eh! que diantre iriez-vous chercher dans ces combats ?
Vous faire sans raison briser jambes et bras?

Croyez-moi, ces jeux-là passent le badinage;
Dieu vous les a donnés pour un meilleur usage.
Il faut porter son corps tout entier au tombeau,
Plutôt que de se voir enterrer par morceau.
Le sort d'un Antiquaire est plus digne d'envie :
Il ne quitte son corps au moins qu'avec sa vie.

PANTAXÈS.

S'il n'en devoit couter qu'un membre retranché,
Passe : on en seroit quitte encore à bon marché,
Et l'on pourroit risquer quelque petite chose.
Mais ce n'est pas un bras seulement qu'on expose;
Un coup d'estramaçon que l'on ne prevoit pas
Vous fait passer d'un saut de la vie au trépas.

CRISPIN.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade!
Je ne vous passerois jamais cette incartade;
Il faut au moins penser à son enterrement.

PANTAXÈS.

Songes-y bien, mon fils, il ne faut seulement
Qu'un bout de fer poussé de certaine maniere
Pour coucher de son long un homme dans la biere,
Et rien que d'y penser, cela me fait trembler.

CRISPIN.

Moi! j'en ai si grand peur que j'ai peine à parler.
La biere est un séjour par trop mélancolique
Et trop mal sain pour ceux qui craignent la colique.

PANTAXÈS.

Il n'est pas même aisé de pouvoir éviter
Le coup qu'un ennemi s'apprête à vous porter.

CRISPIN.

Non vraiment, il n'est point d'armure si bien jointe
Où ne puisse passer une vilaine pointe.

PANTAXÈS.

Souvent, sans dire gare, un boulet de canon
Vous fait aller chercher la mort à reculon.

CRISPIN.

Ou, sortant d'un fusil, par une autre merveille,
La mort vient en ronflant vous passer par l'oreille.

PANTAXÈS.

Une mine souvent qui part comme un éclair
Vous fait courir après vos deux jambes en l'air.

CRISPIN.

D'autres fois, une bombe en mille éclats brisée
Vient vous percer à jour l'étui de la pensée.

PANTAXÈS.

Mille morts au combat volent de toute part,
Et si l'on en revient, ce n'est que pur hasard.

CRISPIN.

Et souvent tel qui croit avoir bravé la lance,
A coups de mousquetons se sent cribler la panse.

PANTAXÈS.

La mort prend l'Officier ainsi que les soldats,
Et n'épargne personne au milieu des combats.

CRISPIN.

A moins que l'on ne mette une bonne cuirasse,
Qui détourne toujours le coup qui nous menace.
Mais pourquoi faire ici tant de raisonnemens?
N'a-t-il pas déclaré déja ses sentimens?
Et ne voyez-vous pas qu'il renonce à la guerre?
Vous lisés dans ses yeux qu'il veut être Antiquaire.

(A Valere.)

On vous fera, Monsieur, un joli cabinet,
Et l'on n'oubliera rien pour le rendre complet.

PANTAXÈS.

Oui. Mais ce Damoclès tarde bien à se rendre!
Et je commence enfin à me lasser d'attendre;
Je lui viens d'envoyer la Fleche, et je ne sçais
Où peut être resté ce pendart de Laquais.
On est si mal servi que c'est une misere!
Vas-y, Crispin, dis-lui que s'il n'a rien à faire
Il vienne me parler avant la fin du jour.

CRISPIN.

J'y vole, et dans l'instant je serai de retour.

(Il sort pour aller s'habiller en Valet d'Anticaire.)

SCENE II.

PANTAXÈS, VALERE.

PANTAXÈS.

Mais d'où peut provenir cette sombre tristesse?
Ton visage, mon fils, montre peu d'allegresse.

VALERE.

Ne soyez point surpris si je parois rêveur,
Qui doit être Antiquaire en doit avoir l'humeur.
Je roule en mon esprit quelque nouveau systême.

PANTAXÈS.

Ah! rejette, mon fils, avec un soin extrême,
Tout ce que tu verras sentir la nouveauté,
Et suis toujours en tout la sage Antiquité.
Il faut, autant qu'on peut, puiser dans les eaux saines,
Et laisser les ruisseaux quand on a les fontaines.
Il te faut mettre bas cette épée : au Sçavant
Les armes ne sont pas un ornement séant.

VALERE.

Nous nous en defferons.

PANTAXÈS.

Et cet habit de même
Ne sied pas; vois le mien, c'est ainsi que je l'aime,
Et pour te dire ici mon avis sur ce fait,
Je ne sçaurois souffrir qu'un habit qui n'est fait
Que pour couvrir le corps d'une façon commode,
Et non pour le gêner, devienne par la mode

Un supplice cruel, car je ne conçois pas
Comment on peut ainsi se serrer par le bas
Et reduire son ventre en une servitude
Qui me feroit souffrir le tourment le plus rude.
De plus, pourquoi ces pans sont-ils des deux côtés
D'un quart de lieue au moins l'un de l'autre écartés ?
Sans doute, il nous faudra faire élargir nos portes,
Si tu ne quittes pas les habits que tu portes ;
Avec le mien au moins je puis passer partout ;
C'est là ce qu'on appelle un habit de bon gout,
Et sous lequel tu vois qu'on respire sans peine ;
Je n'ai que faire, moi, d'un habit qui me gêne,
Et qui soit fait ainsi que quand je vais diner
Il faille commencer par me déboutonner.
Rien est-il plus gênant qu'un habit de la sorte?
Il t'en faut un pareil à celui que je porte ;
Il est d'un goût parfait. On en portoit ainsi
Du tems du roi Longo. La Fléche, ah! te voici.

SCENE III.

PANTAXÈS, VALERE, LA FLECHE.

PANTAXÈS.

Eh bien! ce Damoclès ne vient point, et toi-même
Je te trouve toujours d'une lenteur extrême.

LA FLECHE.

Quoi, Damoclès, Monsieur, n'est pas encor venu?
Quel sujet peut l'avoir si long-tems retenu?
Je l'ai trouvé chez lui les deux yeux sur un livre;
Il m'a dit de venir, et qu'il alloit me suivre.
C'est se moquer des gens de les traiter ainsi.
Je vais y retourner pour lui...

PANTAXÈS.

Non, reste ici.

LA FLECHE.

De grace, permettez, pour voir ce qui l'oblige
A tarder si long-tems.

PANTAXÈS.

Non, reste ici, te dis-je,
Il est une autre chose où je veux t'employer.
Il faut que sur le champ tu m'ailles nétoyer
Le reste précieux de l'urne sépulchrale
Qui renfermoit les os du vainqueur de Pharsale.

LA FLECHE.

Ce fer que l'autre jour ici l'on apporta?

PANTAXÈS.

Cela même.

LA FLECHE.

Eh ! Monsieur, que faire de cela?
C'est le reste honteux d'une marmite usée.

PANTAXÈS.

Bon, autre impertinent. Apprens, tête insensée,
Que c'est un monument rencontré par hasard,
Qui renfermoit jadis les cendres de César.

LA FLECHE.

Les cendres de César; et quel étoit cet homme?

PANTAXÈS.

Celui qui le premier fut Empereur de Rome,
Qui vainquit Scipion, Pompée et les Gaulois,
Et força l'Univers à recevoir ses loix.

LA FLECHE.

C'étoit un rude gars que cet homme; et vous dites
Qu'on faisoit reposer ses os dans des marmites

PANTAXÈS.

Dans une urne, butord; parle mieux, s'il te plait.

LA FLECHE.

Urne si vous voulez, mais toute urne qu'elle est,
Il s'en est peu fallu que je ne la jettasse;
Au moins si c'en étoit une neuve encor, passe,
Mais....

PANTAXÈS.

Apprens, ignorant, que son antiquité
Fait parmi les Sçavans toute sa rareté.
Oui, je renoncerois jusqu'à ma nourriture,
Si je ne croyois pas qu'elle fut la pature
Des peuples qui vivoient du tems du vieux Solon.

LA FLECHE.

Comment, quand vous mangés un poulet, un pigeon,
Ce pigeon, ce poulet, à vous entendre dire,
Avoient été mangés autrefois? C'est pour rire
Que vous dites cela.

PANTAXÈS.

Non, c'est la verité,
C'est un fait dont jamais personne n'a douté,
Et voici comme en peu cette chose s'explique.
Ecoute bien; tu sçais quelque peu de Physique?

LA FLECHE.

Oui, l'ortographe encor.

PANTAXÈS.

Suis mon raisonnement,
Et je te ferai voir la chose clairement.
Parle; à mes questions il faut que l'on réponde.
Qu'étoit-ce qu'un poulet avant qu'il fût au monde?

LA FLECHE.

C'étoit... c'étoit un œuf.

PANTAXÈS.

Bon. Et cet œuf, dis-moi,
Avant que c'en fût un, qu'étoit-ce?

LA FLECHE.

Oh! par ma foi,
Vous m'en demandez trop, je garde le silence.

PANTAXÈS.

De la poule c'étoit le sang et la substance.
Qu'étoit-ce que ce sang?

LA FLECHE.

Encore?

PANTAXÈS.

Du Froment.
Et ce Froment, c'étoit de la terre.

LA FLECHE.

Comment,
Les Gens du tems passé se nourrissoient de terre?

PANTAXÈS.

Non, mais l'on peut juger par le cours ordinaire,
Qui fait que tout se meut vers sa destruction,
Que cette terre étoit un poulet, un pigeon,
Ou bien quelque animal approchant.

LA FLECHE

De maniere
Que lorsque je me trouve auprès d'un cimetiere,
Que je vois par le vent des arbres agités,
Je croirai que ce sont des morts ressuscités?
Tenez, je n'ai point lû dans la philosophie,
Et ce n'est qu'à mes yeux, Monsieur, que je me fie;
Je ne veux pas chercher à m'ôter l'appétit
En allant follement me mettre dans l'esprit
Que tout ce que je mange étoit peut-être un reste
Du cadavre d'un homme attaqué de la Peste.
N'avons-nous pas assez de sujets de dégoût,
Sans en vouloir encore aller chercher partout!
L'autre jour, puisqu'il faut le dire, ah! quand j'y pense,
Je sens mon cœur encor tomber en défaillance;
L'autre jour, en mangeant mon potage, j'y vis
Une araignée. Ah! ciel! à l'instant je sentis
Que mon corps devenoit aussi froid que la glace,
Et je serois, je crois, resté mort sur la place,
Si je n'avois rendu, révérence parler,
Tout ce qu'en ce moment je venois d'avaler.

PANTAXÈS.

Sors-moi vîte d'ici! Voyez quelle insolence;
Il veut faire, je crois, l'homme de conséquence.
Et toi, demeure ici, mon fils, en attendant
Que vienne Damoclès, je sors pour un instant.

SCENE IV.

VALERE, *seul.*

Je sens à le tromper une secrette peine,
Mais ce n'est pas ma faute, après tout, c'est la sienne;
Pourquoi me force-t'il à ce déguisement?
Je serois avec lui plus franc assurément,
Si lui-même envers moi se montroit moins sévere;
Mais toujours à mes vœux s'il veut être contraire,
Et si, par ma franchise et ma sincérité,
J'aigris de plus en plus son esprit irrité,
La feinte, assurément, en ce cas est permise,
Et ce n'est pas un mal de manquer de franchise.
Mais voici Polemarque; il vient fort à propos,
Et nous allons finir notre affaire en deux mots.

SCENE V.

POLEMARQUE, VALERE.

POLEMARQUE.

Vous voyez que je suis fidéle à ma promesse,
Je viens...

VALERE.

C'est un effet de votre politesse.
Monsieur, votre santé va bien?

POLEMARQUE.

Oui, grace à Dieu.
Mais je vous trouve bien solitaire en ce lieu;
Où donc est Pantaxès? Le bon-homme travaille
Sans doute à déchifrer le coin d'une Médaille.

VALERE.

C'est là, du moins, souvent son occupation.

POLEMARQUE.

Vous n'avez pas, je crois, la même affection
Pour ce genre d'étude? Et vous êtes fort sage;
Ce n'est point là le fait d'un homme de votre âge.
Nous étions, votre pere et moi, du même tems,
Mais nous avions tous deux des gouts bien différens;
Tout jeune qu'il étoit, il déclamoit sans cesse
Contre les mœurs du tems et contre la jeunesse.
La mode étoit sur-tout en butte à tous ses traits;
Elle avoit beau changer, il ne changeoit jamais;
Il étoit là-dessus d'une rigueur extrême:
Les Habits, disoit-il, que portoient nos Ayeux,
Sont les habillemens les plus chers à mes yeux;
Pour m'en faire un semblable, au Tailleur mercenaire
J'offre inutilement un quadruple salaire.
Le Marchand ne vend plus ces Boutons renforcés
Que deux siecles entiers ne voyoient point usés.
Mon Chapelier, gagé par les plus grosses sommes,
Ne peut plus retrouver l'art d'agrandir les hommes,
Et je me vois contraint, helas! pour mon ennui,
D'être presque vétû comme on l'est aujourd'hui.
Mais adieu, cher Valere, il faut que je vous quitte;
Je dois encore ailleurs faire une autre visite.

(*Voyant que Valere veut le reconduire.*)

Eh bien, que faites-vous? Ne venez pas plus loin,
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin

VALERE.

Souffrez du moins que je...

POLEMARQUE.

Non, restez là, vous dis-je.

VALERE.

De grace, permettez...

POLEMARQUE.

Ah! voila qui m'afflige.

VALERE.

Je ne souffrirai pas...

POLEMARQUE.

Ah! vous me chagrinés,

Demeurés.

VALERE.

J'obéis, puisque vous l'ordonnés.

SCENE VI.

VALERE, CRISPIN.

VALERE, *avant que Crispin paroisse.*

Dix mille francs, dit-il, la somme est un peu forte,
Et je n'aurois pas dû m'engager de la sorte,
Jusques à lui promettre un billet de sa main.

CRISPIN, *déguisé en Marchand d'Anticailles, en Guêtres et en Perruque à Cadenette, ayant une Cassette pendue devant lui.*

Bonjour, Monsieur, bonjour. Qu'est-ce? Je suis Crispin,
Vous êtes bien surpris; est-ce que mon visage
Vous seroit inconnu?

VALERE.

Non, mais cet équipage,
A ne te point mentir, me surprend grandement,
Et je ne conçois rien dans cet accoutrement.
Voyons, explique-moi ce que tu prétends faire.

CRISPIN.

Je vais vous éclaircir en bref tout le mystere.

J'ai ci-dedans, Monsieur, des meubles à foison,
Que j'avois ramassés par toute la maison,
Et, sous l'habillement d'un Valet d'Anticaire,
Je les vendrai fort cher à Monsieur votre Pere;
Il est, vous le sçavez, facile à décevoir;
Si j'en crois mon instinct, pas plus tard que ce soir
Nous aurons de l'argent.

VALERE.

La ruse est à miracle!
Une chose pourtant y peut être un obstacle,
C'est que tu ne sçais pas certain jargon sçavant...

CRISPIN.

N'ai-je pas entendu votre Pere souvent
Vous faire des leçons que nous n'écoutions guere;
Mais il m'en reste assés pour me tirer d'affaire,
Et d'ailleurs Damoclès est venu ce matin:
J'ai, je crois, assés bien retenu son latin,
Il n'en coute pas tant pour passer pour habile;
Quelque trait d'Archias, de Ciceron, d'Achile,
C'est bien plus qu'il n'en faut pour sortir d'embaras.

VALERE.

Je ne sçais cependant si tu réussiras,
Car enfin il nous faut dix mille francs.

CRISPIN.

Dix mille!

VALERE.

Tout autant.

CRISPIN.

C'est beaucoup, mais la chose est facile,
Pourvu que votre Pere ait de l'argent comptant.

VALERE.

Un Billet de sa main nous suffit à présent.

CRISPIN.

Oui? oh! nous le tenons! Vous faut-il d'avantage?

VALERE.

Eh! n'est-ce pas assez?

CRISPIN.

Et pour votre voyage
Il vous faut un Cheval.

VALERE.

Sans doute.

CRISPIN.

Un autre à moi.

VALERE.

Oh!

CRISPIN.

Vous ne voulez pas que j'aille à pied, je crois.

VALERE.

Fais donc.

CRISPIN.

Il faut traiter Messieurs les Capitaines.

VALERE.

Oh! je le prétends bien!

CRISPIN.

Et de plus pour mes peines
Pour avoir réussi dans ma commission,
Il me faudra, Monsieur, ma rétribution.

VALERE.

Mais jamais tu n'auras tout l'argent nécessaire?

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi de toute cette affaire,
Et dites seulement combien il faut en tout.

VALERE.

C'est à toi de regler la chose jusqu'au bout.

CRISPIN *compte sur ses doigts*.

D'abord dix mille francs pour cette Compagnie...
Pour traiter ses Amis, les Bals, la Comédie...,
Il nous faut pour le moins compter sur mille francs...
Mille pour les Chevaux...; de plus, pour moi trois cents...
Cela fait douze mille et trois cents francs, je pense,
Et comme on peut encor faire d'autre dépense
Que l'on ne prévoit pas, il nous faut un billet
De quinze mille francs, c'est un nombre complet.
Ecoutez maintenant ce que vous devez faire :
Votre présence ici peut m'être nécessaire,
Ne vous éloignez pas, mettez-vous dans le coin
Jusqu'à ce que de vous je puisse avoir besoin.

SCENE VII.

PANTAXÈS, CRISPIN ET VALERE
CACHÉ DERRIERE UNE SCENE.

CRISPIN.

Allons, ferme, Crispin, compose ton visage.
Hola, quelqu'un, hola! Nul ne vient? Ah! j'enrage!
Hola! vite quelqu'un! (*A Valere.*) Ne sortez pas d'ici,
J'aurai besoin de vous.

PANTAXÈS.

Que veut cet homme-ci?

CRISPIN.

Est-ce là le Seigneur Pantaxès?

PANTAXÈS.

Oui, lui-même.

CRISPIN.

Ah! Monsieur, de vous voir mon plaisir est extrême,
Vous dont le nom fameux, si connu des Sçavans,
Doit être réveré des petits et des grands.

PANTAXÈS.

Laissons les complimens et la cérémonie,
Les Anciens jamais n'eurent cette manie.
Vous êtes Damoclès?

CRISPIN.

C'est pour moi trop d'honneur;
Je suis Occophilax, son humble serviteur.
Le Docte Damoclès, mon Seigneur et mon Maître,
Qui brûle du desir, Monsieur, de vous connoître,
Lui-même pour vous voir ici seroit venû,
Si la fiévre chez lui ne l'avoit retenu.
Mais je viens de sa part, et j'ai dans ma cassette
Les pieces dont on dit que vous ferez emplette.

PANTAXÈS.

Mais de ces choses-là sçavez vous la valeur?

CRISPIN.

Comment, si je la sçais; je ne crois pas, Monsieur,

Qu'on en trouve un pareil à cent mille à la ronde;
J'ai parcouru trois fois les quatre coins du monde,
J'ai pénétré par tout, et j'ai vû de mes yeux
Tout ce que l'univers a de plus curieux.
Par exemple, j'ai vû... les Sépulchrès Antiques...
L'Égypte... en Italie... et les jeux olimpiques...
La France... dans la Grece... Et... sur un Médaillon,
Néron... crû voir la bouche et les yeux d'Ilion,
Tandis que de Priam... ce Roy... du bas Empire...
On voit si bien les traits, qu'on diroit qu'il respire.

(*bas.*)

Tu t'égares, Crispin... Achille, se dit-on...
Cet homme si sçavant... comme dit Ciceron...
Ce qui fit... qu'Archias... à l'aspect d'une armure...
Lui fit prendre un laurier pour une coëffure...
Car c'étoit un Héros qui ne manquoit à rien...
Je ne sçais pas, Monsieur, si je m'explique bien.

PANTAXÈS.

Fort bien! Examinons un peu cette cassette;
Pour mieux considérer j'ai besoin de lunette.

PANTAXÈS *se place derriere Crispin, qui tient sa cassette penchée devant lui, et, regardant par dessus l'épaule de Crispin ce qu'il y a dans la cassette, il s'écrie, en élevant les deux mains à la hauteur de sa tête :*

Que je me trouve ici dans des siécles heureux!

Athene, Sparte, Argos, paroissent à mes yeux;
D'un soulier dans ce coin je crois voir la figure.

CRISPIN.

D'Empedocle c'étoit autrefois la chaussure.
Un jour qu'il vouloit voir le Lac du Mont-Ethna,
Il s'avança trop près, le bon-homme y resta;
Au pied de la Montagne il laissa cette mule.

PANTAXÈS.

Il est vrai, le bon-homme étoit un peu crédule
D'aller s'imaginer... Mais je vois des papiers
Qui tous en un paquet avec soin sont liés.
Qu'est-ce?

CRISPIN, *tirant de sa cassette un paquet de papiers liés ensemble.*

C'est un amas de differentes pieces
Qui contiennent des faits de toutes les especes,
Et qu'on ne trouve plus dans aucun Manuscrit;
Je les ai ramassés dans differens pays.

(*Il en détache un du paquet.*)

Voici le contenu d'une ligue secrette
Qu'avec les Visigots les Bourguignons ont faite.

PANTAXÈS.

En quelle Langue est-elle?

CRISPIN.

On l'a faite en Hébreu,
Pour ceux qui n'entendoient pas le Latin.

PANTAXÈS.

Parbleu!
Il faudroit être Juif pour l'entendre, je pense.
Qu'est-ce encor que cela?

CRISPIN.

Monsieur, c'est l'Ordonnance
Qu'écrivoit pour Pyrrhus son premier Médecin,
Lorsqu'il étoit malade.

PANTAXÈS.

Et ce vieux parchemin?

CRISPIN.

C'est la Lettre qu'écrit la belle Maguelone
A Pierre de Provence, au Camp devant Crémone.

PANTAXÈS.

Quoi?

CRISPIN.

C'est un acquit d'un Roulier Tyrien
Qui voituroit le vin d'un Marchand Rhodien.

PANTAXÈS.

Celui-ci?

CRISPIN.

Quand Enée eut quitté sa patrie,
Sa femme Creüsa fit une Lotterie
Des Meubles qui restoient; ce Billet-là, dit-on,
Contenoit le gros lot.

PANTAXÈS.

Qu'étoit-ce?

CRISPIN.

Un guéridon,
...ls rideaux d'un lit à la Duchesse.

PANTAXÈS.

CRISPIN.

C'est un Arrêt du Sénat de la Gréce
Qu'on nomme Aréopage.

PANTAXÈS.

Et sçait-on le sujet
Sur lequel ce Sénat a porté cet Arrêt?

CRISPIN.

Il condamne à l'amende un Bourgeois de Larisse
Pour n'avoir pas voulu tirer à la Milice.

PANTAXÈS.

La piece est curieuse et date de fort loin.
Que veut dire cela que je vois dans ce coin?

CRISPIN.

La Lanterne qu'avoit autrefois Diogene
Lorsqu'il cherchoit un homme en la Place d'Athene.

PANTAXÈS, *prenant en main la Lanterne.*

Précieux monument, riche et rare morceau!
J'ai dans mon Cabinet un Cercle du Tonneau
Dans lequel autrefois habitoit ce grand homme.

CRISPIN, *tenant une petite boëte où il y a quelques bois qu'il fait sonner en remuant la boëte.*

J'ai ci-dedans encor trois Pepins de la Pomme
Qui perdit notre mere et tous ses descendans.

PANTAXÈS.

Ils doivent être aussi bien durs depuis le tems.
Je vois un Escargot, le bon Dieu me pardonne;
Expliquez-moi ceci, cet Escargot m'étonne.

CRISPIN.

J'ai vû de ce morceau maint sçavant engoué;
Cet Escargot étoit dans l'Arche de Noé
Lorsque le genre humain périt par le déluge.

PANTAXÈS

Le fait est-il bien vrai ?

CRISPIN.

Je vous en fais le juge;
Regardez comme il est tout rongé d'un côté.

PANTAXÈS.

Cet endroit, il est vrai, sent bien l'Antiquité.

CRISPIN.

Par l'effet du parfum dont elle fut imbûe,
La chair de l'animal ne s'est point corrompue.

PANTAXÈS.

Que signifie encor cette dent que voilà?

CRISPIN.

C'est la premiere dent qu'Esculape arracha
Lorsqu'il fut passé maître en fait de Chirurgie.

PANTAXÈS.

A qui l'arracha-t-il?

CRISPIN.

Au Roi de Béotie.
Ce Prince, qui vivoit à peu près de son tems,
Fut fort sujet, dit-on, à de grands maux de dents
Mais je tiens un morceau qui peut, en fait d'Antique,
Être consideré comme une piéce unique.

PANTAXÈS, *voulant mettre la main dessus.*

Qu'est-ce donc?

CRISPIN.

Ah! Monsieur, ce morceau non suspect,
Je vous le dis d'abord, mérite du respect.
Vous avez bien connu le fameux Charlemagne?

PANTAXÈS.

Qui ne le connoît pas?

CRISPIN.

Eh bien, dans l'Allemagne,
Chez un grand connoisseur dont j'ignore le nom
(C'est un homme toujours érudit et profond,
Qui sçait du tems passé la plus mince anecdote),
J'ai trouvé par hasard le talon d'une botte
Jadis appartenante à ce grand Empereur.
Qu'en dites-vous, Monsieur?

PANTAXÈS.

C'est un fort grand bonheur.
Une difficulté cependant me chagrine:
C'est qu'on n'avoit alors ni botte ni botine.

CRISPIN.

On n'avoit point alors la botte d'aprésent,

D'accord; mais l'on avoit du moins l'équivalent.

(Ici Crispin fait semblant de cacher quelque chose qu'il n'a pas envie que Pantaxès apperçoive.)

PANTAXÈS.

Mais que me cachez-vous avec tant de vîtesse?
Mes yeux ont découvert ce petit tour d'adresse.
Montrez-moi...

CRISPIN.

Ce n'est rien.

PANTAXÈS.

Montrez-le-moi, je veux..

CRISPIN.

Ce n'est rien, vous dit-on.

PANTAXÈS.

J'en dois croire à mes yeux,
Parbleu! j'ai découvert un anneau. Pourquoi faire
Vouloir me le celer?

CRISPIN.

Ce coup me désespere,

Et je vois mon secret s'en aller à vau-l'eau;
Ce que vous avez vû, Monsieur, c'étoit l'anneau
De ce Roi de Lydie... Hélas! que ma mémoire
Est ingrate aujourd'hui! De ce Roi.. dont l'histoire...

PANTAXÈS.

Ciel! que me dites-vous? Quoi, cet anneau seroit
La bague qu'autrefois Gygès avoit au doigt?
Anneau miraculeux, dont la vertu sensible
Fait disparoître un homme et le rend invisible.

CRISPIN.

Vous connoissez aussi sa vertu ?

PANTAXÈS.

Ciceron
Au livre des Devoirs en a fait mention.
Au dedans de la main, Gygès, tournant la pierre,
Paroissoit tout d'un coup soustrait à la lumiere,
Et s'il la retournoit en dehors de la main,
Il devenoit visible et paroissoit soudain.

CRISPIN.

Elle conserve encor cette vertu divine.

PANTAXÈS.

Montrez-la-moi, de grace, et que je l'examine.
Anneau miraculeux, de tout tems si vanté!
Je vois revivre en toi toute l'Antiquité!
Dans quelle main faut-il, s'il vous plaît, qu'on le porte?

CRISPIN.

Tout comme vous voudrez.

PANTAXÈS.

Dans quel doigt?

CRISPIN.

Il n'importe.

PANTAXÈS *met l'anneau à son doigt.*

Eh bien, me voyez-vous?

CRISPIN *regarde si le chaton est retourné.*

Retournez le chaton.

Après que Pantaxès l'a retourné, Crispin continue :

Qu'êtes-vous devenu?

PANTAXÈS.

Vous ne me voyez pas?

CRISPIN.

Non.

PANTAXÈS *change de place et va à l'autre extrémité du Théâtre sur la pointe de ses pieds, et au côté opposé à celui où est Crispin.*

Voyez-vous bien l'endroit où je suis à cette heure ?

CRISPIN, *se tournant toujours du côté d'où part la voix.*

J'entens bien votre voix.

PANTAXÈS.

Et mon corps ?...

CRISPIN.

Que je meure

Si j'en vois seulement un atôme.

PANTAXÈS *change encore de place et va à l'autre* [illegible] *du Théâtre, après avoir dit ces paroles :* [illegible]

Avancés,

[illegible] tout droit.

CRISPIN, *faisant toujours semblant de ne pas voir Pantaxès, va où il entend la voix.*

Oh! vous vous déplacez!

PANTAXÈS *retourne dans sa premiere place à l'autre extrêmité, après avoir dit : Revenez.*

Revenez.

CRISPIN, *ne le trouvant point où il l'avoit entendu parler.*

Si toujours vous faites de la sorte,
Je ne...

PANTAXÈS *retire la bague et la tient à la main en la regardant avec admiration.*

Divin anneau, ta vertu me transporte!
(Il la présente à Crispin.)
Mettez-la maintenant, pour que je puisse voir...
Mais non, je puis d'ailleurs connoître son pouvoir;
Je vois venir quelqu'un, c'est mon fils qui s'avance.
Cachez-vous seulement avecque diligence,
Je tourne le chaton; si je ne suis point vû,
Je croirai que l'anneau conserve sa vertu.
(Crispin se cache derriere une Scene.)

VALERE.

Où mon pere est-il donc? Si j'en crois à ma vûe,
Dans cet appartement je l'ai vû de la rue,
Qui parloit, ce me semble, avec un inconnu.
Comment peut-il avoir si vîte disparu?
Voilà qui me surprend d'une façon terrible,
Car on ne devient point tout d'un coup invisible.
Je suis pourtant bien sûr que je viens de le voir;
Mes yeux jusqu'à ce point n'ont pû me décevoir;
Peut-être est-il entré dans la chambre voisine.

(*Il sort.*)

PANTAXÈS *retire sa bague comme la premiere fois.*

Voilà, je vous l'avoue, une bague divine;
Combien la faites-vous?

CRISPIN.

La bague est hors de prix.

PANTAXÈS.

Encor quel est celui que Damoclès a mis?

CRISPIN.

Je n'avois pas d'abord résolu de la vendre,
Mais puisque j'ai tant fait de me laisser surprendre,

Je vous la laisserai pour dix-huit mille francs.

PANTAXÈS.

Dix-huit mille, vraiment! Vous vous mocquez des gens ;
J'en donne treize, et c'est sa valeur intrinseque.

CRISPIN.

Si vous voulez encore en mettre trois avecque,
Je vous livre, Monsieur, tout ceci par-dessus.

PANTAXÈS.

J'en donne quinze mille, et pas un sol de plus.

CRISPIN.

Avez-vous là l'argent?

PANTAXÈS.

Non, mais je me figure
Qu'un billet de ma main avec ma signature
Vous tranquilisera.

CRISPIN.

J'aurai donc cet argent...

PANTAXÈS.

Dans dix jours au plus tard, peut-être même avant.

CRISPIN, *donnant l'anneau et mettant sa cassette sur la table.*

Ah! c'est bien malgré moi que je vous l'abandonne!

PANTAXÈS *va auprès de la table écrire le billet.*

Écrivons le billet qui vous le cautionne.

(*Tenant la plume à la main et regardant Crispin.*)

Quatorze mille francs?

CRISPIN.

Non pas! quinze, Monsieur.

PANTAXÈS.

C'est trop!

CRISPIN.

Oh! je romprai le marché de bon cœur.

PANTAXÈS.

Mettons quinze.

(*Il écrit.*)

Je... dois... à... Damoclès... la... somme...

CRISPIN.

Ah! Damoclès, Monsieur, ne veut pas qu'on le nomme,
Il veut être inconnu. Mais marquez, s'il vous plaît :
Je livrerai l'argent au porteur du billet.

PANTAXÈS.

Encor faut-il sçavoir avec qui je m'engage.

CRISPIN.

Ah! si vous connoissiez, Monsieur, le personnage,
Vous verriez...

PANTAXÈS.

Je le crois, mais enfin...

CRISPIN.

Mais enfin,
Si vous ne voulez pas, rendez-moi mon butin.
Aussi bien, voyez-vous, si c'étoit à refaire,
Je ne le voudrois plus.

PANTAXÈS, *bas.*

Il faut le satisfaire.

(*A Crispin.*)

Je vois bien qu'il me faut faire ce qu'il vous plaît.

(*Il écrit.*)

Je... don...ne...rai... l'argent... au... por...teur... du... billet.

(*Il donne le billet à Crispin.*)

Voilà les propres mots que vous m'avez fait mettre.

CRISPIN *prend le billet et le regarde.*

Cela suffit, Monsieur, je vais trouver mon maître.
Pour lui remettre en main votre billet.

PANTAXÈS.

Adieu.

Je pourrois bien aussi l'aller trouver dans peu.

SCENE VIII.

PANTAXÈS, *seul, tenant en main son anneau.*

Je le tiens pour le coup, et je ne suis pas homme
A le lâcher jamais pour une triple somme.
Quel plaisir si quelqu'un venoit présentement
Se présenter à moi dans cet appartement!
Pour rendre le prodige à ses yeux plus sensible,

J'aurois grand soin d'abord de me rendre visible,
Puis, tournant de l'anneau tout d'un coup le chaton,
Je le ferois de peur pâmer comme un Oison.
Ah ! ah ! cela me fait déja rire d'avance,
Et je suis maintenant dans une impatience
De rencontrer quelqu'un que je ne puis cacher,
Et s'ils ne viennent pas, je m'en vais les chercher.





ACTE III.

SCENE I.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.



ui, le tout s'est passé d'une telle maniere
Que je suis, grace à Dieu, maintenant hors [d'affaire.

CRISPIN.

Et qu'a dit Polemarque en voyant cet écrit?

VALERE.

Il m'a paru d'abord comme un homme interdit.
Je trouve ce billet fort extraordinaire,
M'a-t-il dit, car enfin, d'où vient que votre pere
Met quinze mille francs pour dix? Et puis, d'où vient

Qu'il ne met pas à qui ce billet appartient?
Le nom du créancier communément s'annonce.

CRISPIN.

Qu'avez-vous répondu?

VALERE.

J'ai fait double réponse.

CRISPIN.

Une bonne eût suffit.

VALERE.

D'abord, quant à son nom,
Dont le susdit billet ne fait pas mention,
J'ai dit que Pantarès, par un trait de folie,
Ne vouloit point parler de cette Compagnie,
De peur que dans le monde on ne se vît porté
A croire qu'à la prendre il m'avoit exhorté,
Et que, n'en parlant pas, il étoit nécessaire
De supprimer son nom pour mieux cacher l'affaire
Voilà donc la premiere... Et, quant à l'excedent,
J'ai dit que Pantarès, se trouvant court d'argent,
Le prioit d'ajouter le reste de la somme;
Qu'il lui rembourseroit au plutôt.

CRISPIN.

L'habile homme!
Je n'aurois pas mieux fait cette commission.
Vous avez le billet de sa démission?

VALERE.

Et les cinq mille francs, qui plus est.

CRISPIN.

Bonne affaire,
Voilà ce que vous vaut mon petit sçavoir faire.
Sans moi vous étiez frit.

VALERE.

Oui, mais tu m'avoueras
Que j'ai sçu te tirer d'un terrible embarras,
Lorsqu'il te présentoit la bague pour la mettre.
Si j'avois differé quelque tems à paroître,
Dis-moi, qu'aurois-tu fait?

CRISPIN.

Eh! c'étoit pour cela
Que je vous avois dit, Monsieur, de rester là.

VALERE.

Il faut donc t'en laisser la gloire tout entiere.

CRISPIN.

Oui, mais je crains bien fort d'avoir pour mon salaire
Quelques coups de bâton appliquez sur ma peau.
Je les sentois venir en vendant cet anneau,
Ils paroissoient sortir d'un sinistre nuage,
Tout comme on voit tomber la grêle en un orage,
Et causoient dans mon corps certain frémissement...

VALERE.

Nous n'avons qu'à partir pour notre Régiment,
Si tu crains.

CRISPIN.

Oui, Monsieur, et partir sans rien dire.

VALERE.

Mais voici Pantaxès, adieu, je me retire,
Pour toi, tâche de voir la piece jusqu'au bout,
Et, quand tu la sçauras, tu m'instruiras de tout.

SCENE II.

PANTAXÈS *seul.*

Depuis que j'ai l'anneau je ne vois plus personne,
Je crois que tout le monde à présent m'abandonne.
Quand je veux, pour l'étude, être un peu retiré,
D'une foule de gens je me vois entouré.
Maintenant que je fais exactement la ronde
De mes appartemens pour rencontrer du monde,
Il ne s'offriroit pas un seul homme à mes yeux.
Ta vertu cependant, anneau miraculeux,
Souffre de demeurer long-temps sans exercice.
Tout ainsi qu'un Athlete avant d'entrer en lice,
Quand il voit sans raison differer le combat,
Il s'irrite, il s'emporte, il crie, il se débat;
De même ta vertu souffre de ne rien faire.
Que l'on sera surpris d'une étrange maniere,
Quand des gens qui croyoient n'être pas entendus
Verront que jusqu'à moi leurs discours sont venus.
Mais la Fleche paroît, tournons vite la pierre,
Et voyons ce qu'il a dans l'ame, le compere.

SCENE III.

PANTAXÈS, LA FLECHE.

LA FLECHE.

Je me suis acquitté de ma commission, Monsieur.

PANTAXÈS, *à part.*

J'ai cependant retourné le chaton.

LA FLECHE.

Mais qu'est-ce, il ne dit mot, ce silence m'étonne.
Il est sourd, que je crois, le bon Dieu me pardonne.
(*Il crie plus haut.*)
Je viens d'exécuter ce que vous m'aviez dit.
C'est un charme de voir comme l'urne reluit.

PANTAXÈS, *à part.*

Essayons l'autre doigt.

LA FLECHE *crie encore plus haut.*

Claire, nette et luisante,

Vous dit-on. Eh! parbleu, la chose est étonnante,
Que je ne puisse pas faire entendre ma voix.
Je parlerai si haut, pour la quatriéme fois,
Qu'il m'entendra, dussai-je attirer sa colere.
Monsieur, Monsieur, Monsieur, votre urne est nette et claíre
Comme un chrystal, Monsieur, ne m'entendez-vous pas?

PANTAXÈS.

As-tu vû le Valet de Damoclès, là-bas?

LA FLECHE.

Ni lui, ni son Valet, ni ce qui l'environne,
Je ne suis point sorti, ni je n'ai vû personne

PANTAXÈS.

Et de qui sçais-tu donc que je suis en ces lieux?

LA FLECHE.

Il ne faut pour vous voir, Monsieur, qu'avoir des yeux.

PANTAXÈS.

Tu me vois donc?

LA FLECHE.

Comment, si je vous vois ? sans doute.
Voudriez-vous, Monsieur, que je ne visse goutte ?

PANTAXÈS.

Mais...

LA FLECHE.

Si ce n'est pas vous, je n'y connois plus rien,
C'est un autre, du moins, qui vous ressemble bien.

PANTAXÈS.

Il faut qu'un de nous deux surement s'hallucine.
Voyons, car c'est un point qu'il faut que j'examine.
Apporte-moi ta main.

LA FLECHE.

Que veut dire cela ?

PANTAXÈS.

Oui, ta main pour y mettre un anneau.

LA FLECHE.

La voilà

Mais avant tout, Monsieur, dites-moi, je vous prie,
A quoi doit aboutir cette cérémonie?

PANTAXÈS, *mettant l'anneau à un des doigts de la Fleche.*

Ne t'inquiéte point.

(*Après lui avoir mis la bague :*)

C'est fort bien.

(*Il s'éloigne de quelques pas.*)

Maintenant
Tourne en dedans la pierre; en dedans, ignorant.
Il faut te répéter cent fois la même affaire.

LA FLECHE *qui avoit tourné la pierre en dedans lorsque Pantaxès lui avoit dit.*

C'est en dedans aussi que j'ai tourné la pierre.
Voyez.

PANTAXÈS.

Il a raison. Ferme à présent la main.

LA FLECHE, *après avoir fermé la main.*

Il veut m'ensorceller, voilà tout son dessein.

(*Il retire l'anneau et le rend à Pantaxès.*)

PANTAXÈS, *se voyant enfin trompé.*

Comment donc, on me joue, on m'insulte, on m'outrage!
Est-ce ainsi que l'on traite un homme de mon âge!
Est-ce là le respect qu'on a pour un Sçavant?
Mais je m'en vengerai. Vas, vas, maudit pédant,
Je te ferai sentir l'effet de ma colere.
Et je vas de ce pas.... Mais où? que vas-je faire?
A qui m'en prendre, ô Ciel! de quel sanglant affront
Par ce fourbe aujourd'hui je vois couvrir mon front!

LA FLECHE.

Quel sujet tout d'un coup le transporte et l'irrite?
Cette colere-là me paroît bien subite.

PANTAXÈS.

Ah! quel sujet! l'affront est des plus outrageans.
Et jamais a-t-on vû traiter ainsi les gens!
Les voler, les piller par une fourberie
Qui n'a je ne crois point de pareille en la vie.
Anneau, maudit anneau! Source de mon malheur,
Qui m'enleve aujourd'hui mon bien et mon honneur!
C'est de moi-même aussi que j'ai lieu de me plaindre,
Mon astre me disoit que j'avois tout à craindre,
Quand pour l'anneau fatal je donnois cet écrit.
Mais un charme secret aveugloit mon esprit;

Mais s'il a le billet, je puis bien lui répondre
Qu'il n'aura pas l'argent, et je veux le confondre.
Il plaidera peut-être... Eh! qu'il plaide s'il veut.
Il me fera payer.... Nous verrons s'il le peut.

LA FLECHE.

A tout ce long discours je ne puis rien comprendre.
Quelqu'un vous a fait tort, Monsieur, à vous entendre?

PANTAXÈS.

Et mon Valere étoit de concert avec lui,
Quand de ne me pas voir il feignoit aujourd'hui.
Je connois maintenant son mauvais caractere,
Mais je sçaurai bientôt éclaircir ce mystere.

(Il apperçoit Damoclès qui entre et qu'il ne connoît pas. Il vient à peu près dans le même équipage que Crispin.)

Bon, n'est-ce point encor quelque escogrif nouveau,
Qui vient en tapinois nous vendre quelque anneau?

LA FLECHE.

C'est Damoclès, enfin; il s'est bien fait attendre.

PANTAXÈS.

Ah! bon, dans mes filets lui-même vient se rendre.
Et je vais le tancer comme il faut aujourd'hui.

SCENE IV.

PANTAXÈS, DAMOCLÈS, LA FLECHE.

DAMOCLÈS.

Est-ce là le seigneur Pantaxès ?

PANTAXÈS.

Oui, c'est lui.

DAMOCLÈS.

Ma joye à ce moment, Monsieur, est incroyable,
Quand je vois Pantaxès, cet homme incomparable,
Dont l'éclatant mérite a fait tant de jaloux.

PANTAXÈS.

Bon homme, vous voyez Pantaxès, dites-vous?
(*Il lui montre l'anneau qu'il a au doigt.*)
J'en suis vraiment surpris. Cependant, eh! la pierre
Est tournée en dedans, comment se peut-il faire
Que vous puissiez me voir? Ah! ah! vous rougissez,
Vous êtes interdit; je me tais, c'est assez.
Je vous sauve l'affront d'en ouir d'avantage,
Rendez-moi mon billet et, si vous êtes sage,
Ne vous vantez de rien.

DAMOCLÈS.

Quoi, vous m'avez donné
Un billet?

PANTAXÈS.

Comme il vient faire l'homme étonné!
Tourne, tourne les yeux sans me faire répondre :
(*Il lui montre encore l'anneau.*)
Cet objet suffit-il, traître, pour te confondre?

DAMOCLÈS.

Mais encore une fois, de grace, expliquez-vous,
Quel sujet contre moi peut vous mettre en courroux?
Dans tout ceci, Monsieur, je ne puis rien comprendre.

PANTAXÈS.

Parle, n'avois-tu point de bague à faire vendre?
Et n'as-tu pas donné cette commission
A ton Occophilax.

DAMOCLÈS.

Occophilax! ce nom
Ne m'est point inconnu, lorsque j'étois en Grece....

PANTAXÈS.

Comme il veut détourner un discours qui le presse!
Mais je sçaurai...

DAMOCLÈS.

Monsieur, finissez, s'il vous plaît,
Vous parlez d'un anneau, je ne sçais ce que c'est.
Je viens voir seulement si vous ferez emplette
De quelques bons marchez que j'ai dans ma cassette.

PANTAXÈS.

Mais quel autre peut donc m'avoir joué ce tour?
J'en soupçonne Crispin; j'entendis l'autre jour
Certain mot en passant qui tout au moins me marque
Qu'il n'est pas... Mais que veut toujours ce Polemarque?

SCENE V.

PANTAXÈS, POLEMARQUE, DAMOCLÈS, LA FLECHE.

POLEMARQUE.

Je viens ici, monsieur, pour la seconde fois.

PANTAXÈS, *à part.*

Qu'il y vienne encore une, et puis c'en fera trois.

POLEMARQUE.

Vous sçavez le sujet qui près de vous m'ameine.
Au reste, pour l'argent, n'en soyez pas en peine,
Je n'en ai pas besoin, Monsieur, présentement;
Valere peut toujours joindre le Régiment
Si vous le trouvez bon.

PANTAXÈS.

Ah! Monsieur, je vous prie,
Ne me parlez jamais de votre compagnie!

Vous perdez votre tems en discours superflus,
Ni Valere, ni moi, Monsieur, n'en voulons plus.

POLEMARQUE.

Voilà, je vous avoue, un discours que j'admire.
Pourquoi donc ce billet que vous venez d'écrire?

PANTAXÈS.

Un billet, dites-vous?

POLEMARQUE.

Oui, c'est la caution
Que j'ai reçû de vous pour ma démission.

PANTAXÈS.

Je n'en puis plus douter, la fourberie est claire,
Et ce coup-là me vient du perfide Valere.

POLEMARQUE.

Il m'a, de votre part, apporté ce billet
Signé de votre main.

PANTAXÈS.

Quel chagrin il me fait!

Le fourbe m'a surpris. Ah! Monsieur, je vous prie,
Rendez-moi mon billet.

POLEMARQUE.

Il a ma compagnie;
S'il me rend le billet de ma démission
Et mes cinq mille francs, je le rendrai, sinon....

SCENE VI.

PANTAXÈS, POLEMARQUE, DAMOCLÈS, CRISPIN, LA FLECHE.

CRISPIN, *n'appercevant que Pantaxès.*

Où donc est Pantaxès qu'on ne voit plus paraître?
Personne ne l'a vû? je ne sçais pas....

PANTAXÈS.

Ah! traitre.
C'est toi qui me jouois? et, d'un air séducteur,
Tu viens encore ici prolonger mon erreur!

Regarde cet anneau, j'ai retourné la pierre,
Son pouvoir amorti me rend à la lumiere,
Et j'employe par là l'effet de sa vertu.
Puis donc que tu me vois, pourquoi me cherche-tu?

LA FLECHE.

Je ne sçais si je dors, je ne sçais si je veille,
Et l'on n'a jamais vû, je crois, chose pareille.
Mais d'où vient parle-t-il toujours de son anneau,
Dis, Crispin?

PANTAXÈS.

Vas, tu n'as qu'à préparer ta peau,
A recevoir bientôt les coups qu'on te destine.
Qu'est devenu mon fils?

CRISPIN *tout tremblant.*

Il est.... je m'imagine....
Peut-être.... je ne l'ai....

PANTAXÈS.

Tu veux dissimuler?
Réponds, ou tu sçauras, pendard, à qui parler.

CRISPIN.

Ce qu'il est devenu, Monsieur?

PANTAXÈS.

Oui, parle vite.

CRISPIN.

Il n'ose plus paroître, et veut prendre la fuite.

PANTAXÈS.

Comment donc, il se cache, il m'évite, il me fuit?
De tes mauvais conseils, traître, voilà le fruit.
Je te....

CRISPIN.

Vous me feriez une grande injustice
De sa fuite, Monsieur, de me croire complice.
C'est lui qui, de lui-même, a formé ce projet.
Pour ne point embrasser l'état qui lui déplaît.

PANTAXÈS.

De mes bontés pour lui voilà la récompense,
Et ce que je reçois de sa reconnoissance.
D'un pere comme moi vouloir se séparer,
Et je suis assez bon encor pour en pleurer.
Vas le trouver, Crispin, dis-lui qu'il s'en revienne,
Et que son prompt départ me feroit trop de peine.
Mais non, je ne veux plus qu'il paroisse à mes yeux,

Dis-lui que pour toujours il évite ces lieux.
Puisque de me tromper le traître a l'insolence,
Je ne veux, de mes jours, le voir en ma présence.
Qu'il aille, s'il le veut, joindre son Régiment.

POLEMARQUE.

De grace, réprimez votre ressentiment.
Votre fils est en faute, il faut le reconnoître,
Mais, dans sa faute même, il entre plus peut-être
De crainte et de respect que de malignité;
Et, quand il veut s'enfuir, c'est par timidité.

PANTAXÈS.

Ah! je l'ai trop aimé; déja, dès son enfance,
Je le gâtois, l'ingrat, par trop de complaisance.
Et je ne sçavois pas que le perfide, un jour,
Se sauveroit de moi pour prix de mon amour.
Hélas! je sens encor que mon cœur en soupire.

POLEMARQUE.

Vas le trouver, Crispin, de ma part, et lui dire
De venir au plutôt.

PANTAXÈS.

Mais dis-lui bien surtout
Que l'ingrat a poussé ma patience à bout.

SCENE VII.

PANTAXÈS, POLEMARQUE, DAMOCLÈS, LA FLECHE.

POLEMARQUE.

S'il veut toujours entrer dans l'état militaire,
Sans doute qu'à présent vous le laisserez faire?

PANTAXÈS.

J'aurai beaucoup de peine à m'y déterminer;
Car enfin cet état, à bien l'examiner,
Est, comme vous sçavez, un état d'ignorance;
Or, je voudrois transmettre à mon fils ma science,
Et l'on sçait qu'à la guerre on ne s'en pique point.

POLEMARQUE.

Eh! de grace, Monsieur, finissez sur ce point;
Et vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que si de notre état vous connoissiez le prix,
Vous n'en parleriez pas avec tant de mépris.
Oui, je puis avancer ici sans flatterie,

Qu'il est plus que le vôtre utile à la patrie.
Car enfin, dites-moi, si nos fiers ennemis
Venoient, le fer en main, ravager ce pays,
Que feroit un sçavant pour la cause publique?
Le verroit-on s'armer d'une force héroïque,
S'opposer aux fureurs du soldat inhumain,
Et sauver nos Etats les armes à la main?
Non, non, cédant plutôt à sa crainte subite,
On lui verroit chercher son salut dans la fuite,
Et, laissant sa patrie en proye à son vainqueur,
Loin d'elle il cacheroit sa honte et son malheur;
Tandis que le guerrier, plein d'un noble courage,
Bravant des ennemis la fureur et la rage,
Eteindroit dans le sang des barbares soldats
Les feux dont ils vouloient embraser nos Etats,
Et, pour donner enfin la paix à la Patrie,
Il iroit prodiguer et ses biens et sa vie.

PANTAXÈS.

Ce parallele-là n'a rien en vérité
Qui puisse d'un Sçavant flatter la vanité:
Mais en revanche aussi, si l'on veut vous en croire,
On est dans cet état tout éclatant de gloire.

POLEMARQUE.

Au reste, n'allez point taxer de vain discours,

Ce qui, même à mes yeux, s'est passé de nos jours,
Quand le fier Cumberland vint conduire à nos portes
Des Anglois furieux les nombreuses cohortes,
Et qu'avec Konigseck et l'Etat Hollandois,
Il avoit conjuré la perte des François.
Que fut-il arrivé, si pour toute défense,
Alors nous n'eussions eû que des sçavans en France :
Un semblable renfort, aux champs de Fontenoy,
Auroit sans doute été d'un grand secours au Roy ?
Tranquille dans le port, éloigné de l'orage,
Vous qui voulez jouir d'un si grand avantage,
A votre fils, du moins, donnez la liberté
D'aller vous assurer cette tranquillité,
A ses justes desirs cessez d'être contraire.

PANTAXÈS.

Vous croyez donc, Monsieur, qu'il est né pour la guerre?

POLEMARQUE.

Je connois là-dessus ses dispositions.
Ainsi ne gênez plus ses inclinations.

PANTAXÈS.

Mais la guerre....

POLEMARQUE.

La guerre?

PANTAXÈS.

Est trop dispendieuse,
Et, quand on n'est point riche, elle est très-onéreuse.

POLEMARQUE.

Les frais n'en seront pas si grands que vous pensez,
Et pour les soutenir vous êtes riche assez.

SCENE VIII.

LES MÊMES, CRISPIN ET VALERE.

CRISPIN.

Valere est ici près, mais il n'ose paroitre.

PANTAXÈS.

Il a grande raison de se cacher, le traître?
Mais peut-être attend-il que j'aille le chercher.

POLEMARQUE.

Il n'est plus question ici de se fâcher;
Il reconnoît sa faute, un repentir sincere
Doit lui faire obtenir le pardon qu'il espere,
Et vous, pour prévenir des maux plus grands encor,
Laissez-le maintenant le maître de son sort.

(*A Valere qu'il apperçoit derriere la scene.*)

Valere, paroissez, votre pere l'ordonne.

VALERE *à genoux.*

Mon pere, pardonnez....

PANTAXÈS.

Ah! que je te pardonne....
Perfide! tu sens trop ce que tu peux sur moi!
Mais si j'étois moi-même aussi méchant que toi,
Je te ferois sentir jusqu'où va ma colere;
Tu serois meilleur fils si j'étois moins bon pere.
Mais, par un dernier trait d'amour et de bonté,
Je t'accorde un pardon sans l'avoir mérité.
Je fais plus, et j'oublie un affront ou toi-même
Je t'ai vû te porter avec un zéle extrême,
Et, sans vouloir user ici de tous mes droits,
Je te demande encor, pour la derniere fois,

Si tu veux embrasser le parti de la guerre?
Réponds-moi hardiment.

POLEMARQUE.

Eh! qu'est-il nécessaire
De faire répeter ce que vous connoissez,
Il demande à servir, vous le sçavez assez,
Et de tous les états, c'est l'unique qu'il aime.

PANTAXÈS *à Valere.*

Quoi, sans aucun égard à ma tendresse extrême,
Et malgré les bontez que j'eus toujours pour toi,
Je ne puis t'engager à rester avec moi!
Que vainement, hélas! je me flattois sans cesse
Que tu serois un jour l'appui de ma vieillesse.
Qu'héritier de mon nom ainsi que de mon bien,
Tu ferois mon bonheur, que je ferois le tien,
Et que sans autre soin que celui de me plaire,
Je te verrois marcher sur les pas de ton pere.
Mais je vois en un jour mes projets renversez.

VALERE.

Mon pere, s'il est vrai que vous me chérissez,
Et qu'au bonheur d'un fils votre cœur s'interesse,
Si pour moi vous avez un reste de tendresse,

Si vous voulez, enfin, rendre mon sort heureux,
Vous ne serez donc plus si contraire à mes vœux.
Vous n'opposerez plus à mon ardeur extrême
Des ordres paternels l'autorité suprême :
Ce n'est que dans l'état où se porte mon cœur,
Que je puis surement rencontrer mon bonheur.

PANTAXÈS.

Enfin, s'il est donc vrai que c'est là ton envie,
Je ne m'oppose plus à ce genre de vie,
Suis ton choix; il n'est plus à présent question
Que de trouver l'argent de la démission;
Et des cinq mille francs qu'à payer je m'engage,
Deux mille serviront aux frais de ton voyage.
Je vais auparavant te donner quelque avis,
Qu'un jour tu te sçauras bon gré d'avoir suivis
Propose-toi toujours pour modéle et pour guide
Des Guerriers d'autrefois la conduite rigide,
Des fameux Assyriens les glorieux exploits,
Et des Perses vainqueurs du tems des premiers rois.
Apprends exactement, et grave en ta mémoire,
Des Grecs et des Romains la glorieuse histoire.
Quand sur le bord d'un fleuve, au milieu des combats,
Tu verras renverser des milliers de soldats,
C'est ainsi, diras-tu, qu'on vit l'Aigle romaine
Perdre ses légions au bord du Trasimene,
Et c'est encore ainsi qu'aux champs Béotiens

Sparte vit autrefois périr ses Citoyens,
Ou que Léonidas auprès des Thermopyles
Rendit du roi Xerxés les forces inutiles.
Et, lorsque l'on fera la guerre sur le Rhin,
Plein d'admiration tu t'écrieras soudain :
C'est ici que César eut jadis l'industrie
De faire faire un pont. Si c'est en Italie,
C'est dans ces défilez, c'est dans ce lieu fatal,
Diras-tu, que l'on vit les troupes d'Annibal,
Quand le grand Fabius, plein d'un noble courage,
Lui fit reprendre enfin sa route vers Carthage.
On t'exaltera fort les guerriers de nos jours,
Mais garde-toi, mon fils, d'écouter ces discours;
Tel qui ne connoît point la bravoure romaine,
Ne voit rien au-dessus de Condé, de Turene;
Un autre te dira que Vendôme et Villars
Ont valu de leur tems, eux seuls, tous les Césars;
Que dans l'art d'attaquer et de prendre une place
Les Grecs et les Romains n'ont rien qui nous efface;
Que ces peuples jamais n'ont eu de général
Qui puisse sur ce point égaler Lovendal;
Qu'il n'est point de Rampart, de Château ni de Ville
Qui ne tombe au seul nom du valeureux Belle-Isle;
Que Saxe en douze mois a fait chez les Flamands
Ce que n'eussent point fait les Romains en douze ans;
Que, pleins d'ardeur enfin, nos François ont sçu prendre
En moins de deux étés tous les pays de Flandre,

Tandis qu'aux fiers Romains il falloit autrefois
Dix ans bien mesurez pour dompter les Gaulois.
Mais avons-nous jamais renversé des Carthages?
Et, si nos généraux ont eu des avantages,
Qui d'eux, comme César, peut dire en racourci :
Je vins, vis et vainquis. *Veni, vidi, vici.*
Et comme des Romains, dira-t-on que nous autres
Nous ne serons jamais vaincus que par les nôtres!
Ah! que j'aime à penser à ce beau vers latin
Qu'on lit dans les écrits du Poëte Lucain,
Qui dit, pour exprimer la puissance romaine,
Que Rome seule a pû mettre Rome à la chaîne.

VALERE.

Je ferai mon profit de ces sages avis,
J'en sens plus que jamais aujourd'hui tout le prix.
Mais oserois-je encor demander une grace?

PANTAXÈS.

Oui, demande, il n'est rien que pour toi je ne fasse.

VALERE.

C'est que vous accordiez à Crispin l'agrément
De venir avec moi joindre le régiment.

CRISPIN, *à genoux*

Ah! souffrez avec lui que je vous en conjure,

Comme aussi de vouloir me pardonner l'injure
De vous avoir vendu la bague de Gygès.

PANTAXÈS.

Laisse là cette bague, et leve-toi.

CRISPIN.

Jamais
Je ne l'aurois vendu, si....

PANTAXÈS.

Veux-tu donc te taire?
Je te pardonne, paix.

CRISPIN.

Aussi qu'avois-je à faire
De vous aller tromper en vendant cet anneau?

PANTAXÈS.

Peste soit du bavard! Te tairas-tu, Bourreau?

CRISPIN.

Anneau! maudit anneau! Monsieur mon très-cher maître,
Que je me veux de mal....

PANTAXÈS.

Si tu ne te tais, traître...

CRISPIN.

Vous me pardonnez donc ?

PANTAXÈS.

Leve-toi seulement.

(*A Polemarque.*)

Vous, Monsieur, vous aurez au plutôt votre argent.
Vous, Monsieur Damoclès, pardonnez la méprise
Qui m'a fait vous parler avec trop de franchise,
Et voyons si, parmi ce que vous apportez,
Je puis m'accommoder de quelques raretez.

CRISPIN.

L'affaire heureusement est enfin consommée,
Et je vais m'apprêter à partir pour l'armée.

FIN.



CHANSON



CHANSON

POUR SERVIR D'ÉPILOGUE A LA COMÉDIE
DE *l'Antiquaire*.

Du tems passé, vous qui vantés les loix
Et qui méprisés trop le nôtre,
Croyez-moi, l'un est comme l'autre,
C'est encore comme autrefois :
L'on vit toujours selon le vieux systeme.
Parcourons ce tems si vanté
Que l'on appelle Antiquité,
Et nous dirons en vérité :
Tout va toujours de même.



Au tems passé, le fuseau dans les doigts,
Epris d'un amour ridicule,

Aux pieds d'Omphale on vit Hercule.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui, par son pouvoir suprême,
L'amour souvent de nos héros
Change les lauriers en pavots
Et des armes fait des fuseaux.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, peu jaloux de ses droits,
Socrate, après son mariage,
Ne fut point maître en son ménage.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui plus d'un bon Nicodême,
Pour avoir la paix au logis,
Laisse porter à sa Cloris
Ce qui ne convient qu'aux maris.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, parmi ses beaux exploits,
La Gréce a vu plus d'un Thersite
La deshonorer par sa fuite.

C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui, plein d'une ardeur extrême,
Dès le premier coup de mousquet,
L'on voit encor maint freluquet
Se sauver derriere un bosquet.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, d'une éloquente voix,
On a vû le grand Demosthene
Ennuyer le peuple d'Athene.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui, sur la fin d'un Carême,
Il n'est aucun prédicateur
Qui quelquefois, foible orateur,
N'ait ennuyé son auditeur.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, pour un joli minois
Plus d'un juge à l'Aréopage
Laissa corrompre son suffrage.
C'est encore comme autrefois :

Car aujourd'hui, par plus d'un stratageme,
Cupidon sur les fleurs de lys
Fait rendre souvent à Themis
Des arrêts dictés par Cypris.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, souvent au fond d'un bois
Timon contre la race humaine
S'en alloit exhaler la haine.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui, l'œil hagard, le teint blême,
Plus d'un Timon du genre humain
Dans un colloque clandestin
Vomit sa bile et son chagrin.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, Philosophes narquois,
A l'exemple de Diogene,
Vous vous insultiés dans Athene.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui l'on voit sur un dilemme

Nos Philosophes furieux,
Dans leurs exercices fougueux,
Tout prêts à s'arracher les yeux.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, par respect pour les loix
D'Hipocrate et de ses Confreres,
L'on alloit rejoindre ses peres.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui c'est toujours un problême,
Si ces docteurs à longs rabats
Sauvent plus d'hommes du trépas
Qu'ils n'en font descendre là-bas.
Tout vá toujours de même.



Au tems passé, trop docile à la voix
D'une sombre Philosophie,
On vit Caton s'ôter la vie.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui, d'un mortel aposeme,
Souvent aussi fou que Caton,

L'Anglois se fait une boisson
Qui le dépêche chez Pluton.
Tout va toujours de même.



Au tems passé, dans un cercle bourgeois,
Pour avoir glapi quelque Idile,
Mœvius se crut un Virgile.
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui, par un orgueil extrême,
Avec Voltaire et Crébillon,
Chaque goujat de l'Hélicon
Veut entrer en comparaison.
Tout va toujours de même.





TABLE




JOUAUST
IMPRIMEUR
RUE St
HONORÉ
338

PUBLICATIONS DE M. LE BARON CH. DAVILLIER

En vente à la librairie d'Aug. AUBRY

HISTOIRE DES FAÏENCES ET PORCELAINES DE MOUSTIERS, Marseille et autres fabriques méridionales In-8. Monogrammes. *(Presque épuisé.)* . . . . 4 fr.

Il reste quelques exemplaires sur papier vergé de Rives.

HISTOIRE DES FAÏENCES HISPANO-MORESQUES, à reflets métalliques. In-8. *(Presque épuisé.)* . . . . 2 fr. 50

LE CABINET DU DUC D'AUMONT ET LES AMATEURS DE SON TEMPS. (Catalogue de sa vente, avec les prix, les noms des acquéreurs, 32 planches d'après GOUTHIÈRE, accompagné de notes et d'une notice sur *Pierre Gouthière, sculpteur, ciseleur et doreur du Roi*. In-8, sur papier de Rives. *(Tiré à petit nombre.)* . . . . 20 fr.

UNE VENTE D'ACTRICE SOUS LOUIS XVI : *Mlle Laguerre*, de l'Opéra; son inventaire : meubles précieux, porcelaines de Sèvres, cristal de roche, etc., avec une introduction et des notes. In-8, beau papier vergé de Hollande. Portrait à l'eau-forte par Gilbert. *(Tiré à petit nombre.)*. . . 5 fr.

LA FAYENCE, poëme de Pierre De Frasnay, suivi de VASA FAVENTINA, *Carmen* (1735). Avec une introduction sur les prix de la faïence et sur sa place dans la curiosité aux siècles derniers. In-8, beau papier vergé de Hollande. *(Tiré à petit nombre.)*. . . . . 5 fr.

L'AMATEUR, comédie en un acte (1766), précédée d'un avant-propos. In-18, beau papier vergé de Hollande. *(Tiré à petit nombre.)*. . . . . 3 fr.

LES PORCELAINES DE SÈVRES DE Mme DU BARRY, d'après les mémoires originaux de la Manufacture royale. Avant-propos et notes sur les prix des porcelaines de Sèvres au XVIIIe siècle. In-8, beau papier vergé de Hollande. *(Tiré à petit nombre.)*. . . . . 3 fr.

VOYAGE EN ESPAGNE, illustré par Gustave Doré. 32 livraisons, contenant de nombreuses gravures, ont paru dans le *Tour du Monde*.

(Quelques exemplaires de ces ouvrages ont été tirés sur chine, whatman, parchemin et vélin.)

7987 — Paris, imp. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

